

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 259. Vol. X. — SAMEDI 12 FÉVRIER 1848.
 Bureaux : rue Richelieu, 66.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'Étranger, — 40 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. Portrait de M. Tanneguy Duchâtel, ministre de l'intérieur. — Des rapports qui existent entre le costume des anciens Hébreux et celui des Arabes modernes. Six Gravures. — Courrier de Paris. L'île de Monte-Cristo; une Scène de Monte-Cristo. — Chronique musicale. — Revue agricole. — Souvenirs de Tablî. 1844-1845. Dessins de M. Charles Girard. Deuxième article. Affaire du plateau de Foyenon; insurrections habitées atlantiques; Indes occidentales; dans un parricidisme des indigènes auxiliaires, réguliers et irréguliers; dans habitienne. — Le Misogyne. Deuxième partie. Conte, par M. Albert Aubert. (Suite.) — Correspondance. — Les Domestiques. Etudes de mœurs, par Cham. Vingt Gravures. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Beau-Aris. Une Gravure. — Principales publications de la semaine. — Bébas.

Histoire de la Semaine.

La discussion de l'adresse a encore composé cette semaine l'ordre du jour de la chambre des députés. Il va sans dire que le projet de la commission a été voté par la majorité sans aucun amendement. L'opposition a noblement parlé; mais le parti ministériel a voté comme un seul homme. M. Thiers a prononcé trois discours qui resteront comme la plus haute expression de l'éloquence appliquée à la discussion des questions de finances et de politique générale; M. Barrot a été, comme toujours, l'interprète bien inspiré de la dignité nationale, de la moralité publique et de la légalité constitutionnelle. M. Duvergier de Hauranne, et après lui, M. Léon de Maleville ont fièrement porté le drapeau de la réforme électorale et parlementaire; M. Marie, celui des opinions radicales, et M. Cremieux, le sien. Du côté du ministère, on était si sûr des votes, qu'on n'a pas cru devoir se mettre en frais. D'ailleurs, M. Guizot, fatigué et malade, n'a pas eu la disposition de tous ses moyens dans la partie de la discussion où il était plus spécialement intéressé. C'est M. Duchâtel qui a joué le premier rôle. M. Duchâtel d'ailleurs est le grand tacticien du ministère, et on ne peut nier l'habileté et la fermeté avec laquelle il a posé la question dans la discussion du paragraphe relatif aux banquets. C'était le grand intérêt de la discussion; c'était à ce moment que les grands coups devaient se porter. M. Duchâtel avait des adversaires intrépides, ardents, spirituels, sérieux et dignes; mais il avait les gros bataillons, et, il faut le dire aussi, les gros bataillons avaient un chef qui saurait lutter même avec des troupes moins obéissantes. La fin de la discussion a été bruyante et passionnée. M. le garde des sceaux, voulant justifier, au nom de la loi, ce que son collègue avait soutenu dans l'intérêt du parti dominant, a provoqué des interruptions violentes. M. Ledru-Rollin l'a répliqué avec un talent apprécié de toute la Chambre.

ALGÉRIE. — Le correspondant des *Débats* à Constantinople, dans une lettre du 17 janvier, rend ainsi compte de l'effet causé, dans la capitale de l'empire ottoman, par la reddition de notre ennemi à nos troupes : « La prise d'Abd-el-Kader a produit ici une très-vive sensation; on est surtout frappé de la détermination prise par l'émir de se rendre à des chrétiens, de préférence à ses co-religionnaires. La Porte a pris son parti de la perte de l'Algérie, et elle ne réserve la reconnaissance de ce fait accompli que comme une compensation diplomatique.

Un convoi avait été expédié d'Alger pour aller recueillir les malheureux surpris par la tempête aux environs de Tablî; des caçolats et tous les moyens nécessaires avaient été mis à la disposition d'un officier et du docteur Tabourey; ils ont rencontré le convoi au camp de Soum-el-Arba; sur les cinquante-quatre hommes partis d'Alger, dix-sept avaient péri. Les Arabes des environs avaient dépouillé les morts; mais déjà notre kalifa Ben-Mahidjin s'était rendu sur les

lieux du sinistre, malgré un temps affreux; son zèle et son dévouement ne se sont pas démentis; tous les effets volés ont été restitués, et nos infortunés compatriotes ont été inhumés avec convenance. Le kalifa se montre toujours digne des hautes fonctions qui lui sont départies. Son zèle et son dévouement sont incessants.

ANGLETERRE. — Le parlement anglais a repris ses séances

d'élvation de droits, le retour aux tarifs en vigueur avant la proclamation de la liberté commerciale.

La séance de la chambre des lords a été fort courte. Le marquis de Lansdowne a déclaré, en réponse à une interpellation, que la question de la défense nationale devait d'abord être portée à l'autre chambre.

ESPAGNE. — Le 27 janvier, le général Espartero est allé,

accompagné du colonel Barcastegui, prendre congé de la reine, qui lui a fait, dit-on, le meilleur accueil. Son départ pour Logrono se motive par des intérêts de famille. Le 50, néanmoins, l'ex-régent n'avait pas encore quitté la capitale, et malgré cette audience de congé, il assistait au bal-matin royal qui a eu lieu à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de S. A. R. madame la duchesse de Montpensier. On a remarqué que le gouvernement affecte de déployer une grande rigueur contre les fonctionnaires qui ont manqué d'égards envers le général Espartero, depuis son retour en Espagne. Le directeur des postes et le directeur des douanes de Saint-Sébastien viennent, dit-on, d'être destitués à cette occasion; et le colonel du régiment de la Reine, en garnison dans la même place, a été puni par ses supérieurs pour avoir négligé de se présenter à l'ex-régent lors de son passage.

PORTUGAL. — Le commandant d'un des régiments de la garnison de Lisbonne, le colonel Salla, a été nommé ministre



M. Tanneguy Duchâtel, ministre de l'intérieur.

le 5 février. Dans la chambre des communes, lord George Bentinck a demandé la formation d'un comité d'enquête sur la situation actuelle des Indes occidentales et sur les moyens de venir à leur secours. Le but de la motion que lord George Bentinck a développée très-longuement est au fond de faire revenir le parlement sur la loi de 1846 qui a diminué les droits sur le sucre. Le chancelier de l'échiquier a dit qu'il ne s'opposerait pas à une enquête de laquelle pourraient sortir et une connaissance vraie des souffrances des colons et une appréciation des remèdes les plus efficaces; mais il a déclaré qu'il combattrait énergiquement la demande de toute

de la guerre. C'est un homme tout dévoué au maréchal Saldaña.

— La chambre des députés a décidé, au mépris des règlements antérieurs, que, puisqu'elle ne pouvait pas réunir de majorité (soixante-quatorze), elle fonctionnerait avec les soixante-cinq membres présents. — Plusieurs districts électoraux du royaume ont adressé des protestations aux trois ambassadeurs des puissances signataires du protocole. — M. Drummond, ambassadeur du Brésil, a, dit-on, protesté contre la nomination de José Cabral à l'ambassade de Rio-Janeiro.

DEUX-SICILES. — Les événements se pressent en Italie. Une révolution s'est accomplie à Naples.

Le 25, les hommes modérés du parti royaliste, étant assurés de la résistance victorieuse de Palerme, avaient ouvert des pourparlers avec les chefs du mouvement, et l'on était convenu d'attendre l'effet des pétitions qu'on signait de tous côtés pour obtenir la constitution. Mais les masses, dont l'instinct dans les circonstances solennelles est un guide plus sûr que les combinaisons de cabinet, ne voulurent pas attendre, et dès le 26, trente mille personnes se précipitèrent dans la vaste rue de Tolède, criant : Vive la constitution ! Quelques cavaliers ayant essayé une charge sur cette foule sans armes, mais compacte, furent culbutés. Le peuple les releva et les épargna. Les croisées s'ouvrirent et bientôt furent garnies d'hommes, et surtout de dames agitant des mouchoirs aux couleurs nationales ; les jeunes gens de la noblesse accouraient dans la rue et embrassaient les lazzaroni ; la garde civique, si minutieusement triée parmi la bourgeoisie la plus dévouée au trône, se mêlait au peuple, il se manifestait un de ces mouvements d'union, de fraternité, devant lesquels tous les despotismes sont impuissants.

Cependant, l'autorité militaire a exécuté les ordres donnés par les cas d'émeute ; le fort Saint-Elme a arboré le drapeau rouge, trois cents coups de canon, auxquels le fort de l'Échia répondit, et les troupes sont sorties de leurs casernes pour entourer le palais et pénétrer dans la rue de Tolède. Mais les masses se tenaient serrées, impénétrables, le canon seul aurait pu s'y faire jour. Il fallait entrer entre une de ces lutes horribles dans lesquelles, après avoir sacrifié leurs sentiments au devoir militaire, les soldats finissent par se ranger du côté du peuple, ou la proclamation d'une constitution. Après deux heures d'hésitation, le roi se décida à accepter la démission de tous ses ministres et à former un nouveau cabinet, sous la présidence du duc de Serra-Capriola. Mais ce n'était pas pour le peuple une question de personnes, et l'agitation demeurait la même. Le nouveau cabinet fut unanime pour conseiller au roi la proclamation immédiate d'une constitution. Ferdinand voulait discuter encore, mais à ce moment arriva la nouvelle que les Siciliens avaient enlevé d'assaut le palais royal et la banque de Palerme, que le général Vial s'était embarqué, laissant le duc de Majo et le général Saugot pour suivre une lutte désormais sans espoir. On apprenait de plus que deux régiments dirigés vers les Calabres avaient pris parti pour le peuple. La résistance fut reconnue impossible. Le roi céda, et l'on annonça formellement pour le lendemain matin un décret promettant une constitution.

Le 29, en effet, par un décret royal dont les principales dispositions sont limitées de la charte française.

Les nouvelles de Messine sont du 28 janvier. La position était menaçante, mais il n'y avait pas eu de conflit. Les premiers décrets du roi n'avaient pas entraîné l'effervescence populaire. On avait cru d'abord à une levée de boucliers, mais heureusement elle n'a pas eu lieu. On attendait des nouvelles de Palerme pour agir. Le 24, le général Nunziante est sorti dans la rue Ferdinandine à la tête de sa colonne mobile, qu'il a fait ranger en baïe avec les canons, mèche allumée. Cette démonstration a manqué son but, et des signes de mécontentement ayant éclaté dans le peuple, on a pu craindre un moment que la lute ne s'engageât. Cependant les troupes sont rentrées dans leurs casernes sans qu'il y ait eu de sang répandu. Les officiers et les soldats ont juré qu'ils ne s'exposeraient plus d'une manière semblable. Le général Cardano et le duc de Bagnoli, intendant de Messine, ont blâmé énergiquement cette provocation. On assure que Catane s'est révoltée le 26, et l'on disait que Cartagine, Carthaginette et Milazzo allaient en faire probablement autant. Toute la Sicile paraissait prête à se lever.

— D'après l'*Alba* (journal de Florence) l'effectif de l'armée napolitaine se compose de 99,068 hommes, savoir : soldats sous les drapeaux, 60,465 ; de la réserve, 33,503 ; artillerie du littoral, 5,239. Dans ces chiffres, les Suisses figurent un nombre de 6,124 hommes. L'artillerie suisse compte 471 hommes.

ÉTATS PONTIFICAUX. — Nous avons annoncé que le département de la guerre, jusqu'à présent dirigé par un ecclésiastique, avait été confié au général prince Gabrielli. Deux laïques viennent encore d'être appelés dans le conseil. Le comte Ferretti, frère du cardinal, est nommé ministre des finances, et le prince Teano, duc Michel Guèiani, est nommé ministre de la police. Ces nominations sont considérées comme un progrès sérieux dans la carrière des réformes administratives.

PARME. — On écrivait le 20 janvier de la capitale de ce duché :

« Le nouveau souverain vient de publier un décret relatif au serment que doivent prêter les fonctionnaires. Après avoir promis de travailler de toutes leurs forces à tout ce qui peut être utile au duc de Parme et à ses successeurs, les fonctionnaires doivent jurer qu'ils ne feront jamais partie d'aucune association, publique ou secrète, qui serait contraire aux principes, aux intérêts du souverain et de ses alliés. »

ROYAUME LOMBARDO-VÉNITIEN. — On lit dans la *Gazette d'Augsbourg* du 2 février :

« D'après les nouvelles reçues des frontières de la Lombardie, les envois de troupes en Italie durent toujours. Le corps d'armée autrichien en Italie va recevoir des renforts. »

AUTRICHE. — On écrit de Lemberg (Gallicie), le 18 janvier, à la *Gazette d'Als-la-Chapelle* :

« Vendredi dernier, nous avons failli être témoins ici d'une émeute contre les puits, qui sont au nombre de 50,005. Le bruit s'était répandu que le gouvernement avait l'intention de leur conférer le droit de bourgeoisie, ce qui les aurait rendus aptes à acquérir des terres nobles. Un membre de la commission municipale avait effectivement fait cette proposition au gouverneur. Aussitôt la bourgeoisie envoya une députation au palais pour vérifier le fait. Des groupes nombreux se formèrent sur la place, attendant avec anxiété la

réponse. Le gouverneur répondit à la députation que la proposition avait été faite, mais qu'elle n'avait pas été agréée. En général, l'opinion publique n'est pas favorable aux puits. Toutefois on espère que le gouverneur pourra prévenir le désordre. »

« Il est décidé maintenant que la Gallicie sera divisée en deux gouvernements, dont l'un aura son siège à Cracovie. L'archiduc Albert sera nommé vice-roi à Cracovie ; le baron Krass, notre président de régence, lui sera adjoint. Le conseiller aulique de Radherny viendra ici en qualité de vice-président de régence. »

DANEMARK. — Voici un roi qui tient noblement sa parole. Christian VIII est mort le 20 janvier ; le 21 son fils est proclamé sous le nom de Frédéric VII. Les bourgeois, marchands et étudiants de Copenhague demandèrent à lui présenter une pétition tendante à obtenir la régularisation du gouvernement représentatif. Le roi refuse de recevoir la pétition, en disant : « Je suis un honnête homme ; dans ma proclamation d'avènement, j'ai promis de poursuivre et d'achever l'œuvre de mon père ; nous peuple doit se fier à ma parole. » Le roi s'enferme dans son cabinet avec ses ministres, et après sept jours seulement de délibérations, au milieu du calme le plus profond, il fait paraître une ordonnance qui accorde à son peuple une constitution. Quelques-uns des points indiqués par cette ordonnance peuvent paraître discutables, mais le roi ne veut pas fuir la discussion, car il déclare expressément que la constitution sera soumise à l'examen des députés nommés par les états provinciaux.

Les états seront communs au royaume de Danemark et aux duchés de Schleswig et de Holstein ; ils s'assembleront alternativement dans les duchés et en Danemark ; ils s'assembleront régulièrement à des époques fixes ; le nombre des députés est pour le Danemark de 26, et pour les duchés de 26 également.

La constitution consacre le vote de l'impôt par les états, leur participation au pouvoir législatif et la périodicité de leur réunion. L'usage des deux langues allemande et danoise sera facultatif dans les états. Du reste, la constitution ne change rien aux rapports établis entre les duchés et la confédération germanique.

TURQUIE. — Dans une visite que le sultan a faite à la Porte, il a ordonné une réconciliation entre le grand vizir, le ministre de la guerre et le ministre de la marine. Cette réconciliation a eu lieu, et toute modification ministérielle se trouve dès lors ajournée.

M. Mussurus n'a pas encore pu aller reprendre ses fonctions à Athènes. La veille du jour fixé pour son départ, il était allé à Constantinople faire ses visites de congé ; en passant dans le quartier d'Ak-Sérai, son cheval s'est effrayé. Il a renversé, à la foule aux pieds, et lui a brisé deux côtes. Son état est toujours grave, mais cependant il est hors de danger. Toutefois, son retour à Athènes ne pourra avoir lieu avant un mois, et ce retard est d'autant plus regrettable que les relations entre les deux gouvernements se trouvent ainsi suspendues.

L'envoyé extraordinaire du souverain pontife est arrivé à Constantinople, le 16 janvier, sur le paquebot sarde le *Tripoli*, et il a été reçu en grande pompe.

Des voitures du sultan et des chevaux de selle avaient été préparés d'avance. Le nonce monta dans la première voiture avec le patriarche arménien catholique, et l'envoyé du pape, suivi de son cortège, se rendit à l'hôtel qui lui avait été préparé par la Porte, en traversant tout le quartier de Péra. Plusieurs maisons de ce quartier étaient pavoisées aux couleurs italiennes. Une foule, qui grossissait à chaque instant malgré le froid et la pluie, se pressait autour de la voiture du nonce, et faisait retentir les cris de *viva Pio nono* auxquels se mêlaient aussi ceux de *vive l'unité de l'Italie* ! Le nonce salua à diverses reprises. Tous les chefs de mission, sans en excepter ceux d'Angleterre et de Russie, ont envoyé le féliciter. Aujourd'hui il recevra la visite de l'introduit des ambassadeurs et du premier drogman de la Porte, et d'ici à peu de jours, il sera reçu en audience par le sultan. Monsieur Ferrier parle très-facilement le français, et toutes les personnes qui l'ont approché font l'éloge de son esprit et de la distinction de ses manières.

BAL DE PETIT-BOURG. — La société de Petit-Bourg, dont le bal de l'année dernière a en tant de retentissement, et qui a laissé de si beaux souvenirs, va donner, le 22 de ce mois, une fête plus brillante encore que toutes les autres, dans ce palais enchanteur appelé *Jardin d'hiver*. Tout ce que l'imagination peut concevoir de plus magnifique sera tenté et réalisé en illumination et en décors. Nos lecteurs seront tenus au courant des préparatifs et des suites de cette fête consacrée à une œuvre de bienfaisance.

AFFAIRE MORTIER. — Les médecins commis pour faire un rapport sur l'état mental du comte Mortier ont couché dans les termes suivants :

« De l'ensemble des observations recueillies, les docteurs Fabre, Foville et Calmeil, unanimes dans leur jugement, n'hésitent pas à conclure :

1° Que M. le comte Mortier est affecté d'une aliénation mentale partielle ;

2° Que cette aliénation est surtout caractérisée par la croyance qu'il est victime de haines violentes, implacables, de son ou sur un grand nombre, combinées pour le perdre ;

3° Que son Empire des illusions qui constituent son délire, M. le comte Mortier a conçu les résolutions les plus fatales ;

4° Que, par conséquent, M. le comte Mortier doit être considéré comme un aliéné dangereux. »

DÉSASTRES. — Le steamer *Arzon*, arrivé le 5 au soir en Angleterre avec la maille des Indes occidentales, a apporté des lettres de la Jamaïque qui vont jusqu'à la date du 7 janvier. Ce steamer a donné la nouvelle de la destruction presque totale, par le feu, de la ville de Clazras, dans la nuit du 8 décembre. La domine est devenue la proie des flammes. On venait d'y déposer une cargaison de 60,000 dollars.

— On lisait dans le *Daily-News* du 4 :

« On a reçu de Syracuse la nouvelle qu'un tremblement de terre a, le 11 janvier, détruit la ville d'Augusta. La première secousse s'est fait sentir à une heure de l'après-midi, et a été si violente, que chacun s'est enfilé de chez soi : la secousse suivante, survenue quelques minutes après, a renversé toutes les maisons à l'exception de vingt-sept ; le môle s'est effaïssé, et l'on craint qu'il chûte, on ne trouve pas fond aujourd'hui à la profondeur de cinquante toises. D'après les dernières lettres de Syracuse, on avait déjà retiré de dessous les décombres trente-cinq morts et cinquante-neuf blessés. Le tremblement de terre s'est aussi fait sentir à Noto, à Syracuse, à Cabone, où il a causé quelques dégâts partiels, et à Messine, où il n'en a causé aucun. »

NÉCROLOGIE. — M. de Valon, ancien député, maire de Tulle, vient de mourir dans sa soixante-cinquième année.

Des rapports qui existent entre la coutume des anciens Hébreux et celle des Arabes modernes.

M. Horace Vernet a lu, à la dernière séance de l'Académie des beaux-arts, un travail ingénieux, qu'il veut bien communiquer à *l'Illustration* avec les pièces à l'appui, c'est-à-dire une suite de dessins dans lesquels le lecteur peut facilement suivre, dans son exposition, la thèse de l'illustre académicien.

En parcourant les trois parties de l'ancien monde, la Bible à la main, j'ai été frappé de l'actualité des mœurs de nos premiers pères. Je l'ai trouvée dans les contrées où les Arabes ont conservé leurs vieilles traditions, et encore partout où les juifs, depuis leur expulsion de la terre natale par Titus, ont répandu les mêmes mœurs, sauf l'application du Talmud qu'ils ont introduit dans leur organisation primitive. La première révélation m'en a été faite en Algérie, un jour qu'en expédition contre certaines tribus des environs de Bone, je lisais dans le fond de ma tente le sujel de Rebecca à la fontaine, portant sa cruche sur son épaule gauche, et la laissant glisser sur son bras droit pour donner à boire à Eliezer. Ce mouvement me parut assez difficile à comprendre ; je levai les yeux, et que vis-je ?... Une jeune femme donnant à boire à un soldat et reproduisant exactement l'acte dont je cherchais à me rendre compte. Dès ce moment, je me sentis dominé par le désir de pousser aussi loin que possible les comparaisons que je pourrais établir entre l'écriture et les usages encore existants parmi tant de peuples qui ont toujours vécu sous l'influence des traditions, en éclapant à celle des innovations. J'ai donc pu réunir une foule d'observations qu'il serait trop long de détailler ici. Pour ne point abuser des moments de l'Académie, je ne parlerai que de quelques-unes, en les appuyant sur une autre autorité que la mienne ; je citerai des savants documents puisés dans mon cabinet, le docteur Shaw, etc. Enfin, les preuves matérielles que je me suis procurées, objets en nature, croquis consciencieusement faits dans le but que je voulais atteindre, viendront corroborer mes observations.

Comme spécimen, je soumettrai à l'Académie un tableau représentant la vue de la route qui conduit de Jéricho à Jérusalem, et dans lequel j'ai introduit la parabole du bon Samaritain. Tout ce qui est forme est moderne, et cependant rien de neuf, puisque tout est d'accord avec les documents qui sont parvenus jusqu'à nous.

Depuis longtemps je fais de vains efforts pour accoutumer les yeux à une innovation qui ramènerait à la vérité, et qui, sans changer la poésie de l'écriture, lui apporterait au contraire des ressources nouvelles. Je m'explique le peu de succès que j'ai obtenu jusqu'ici à cet égard : ma direction dans les arts n'est peut-être pas de nature à donner en cette matière une autorité décisive à mes observations ; mais efforts sont donc restés pour ainsi dire inutiles contre des antagonismes que leurs études savantes portaient vers les régions supérieures du genre dit *historique*. Je n'en persévère pas moins à regarder comme fort peu concluantes les relations qui s'appuient uniquement sur l'exemple des grands maîtres qui, soit dit en passant, j'attache encore moins d'importance à celles de la presse, et spécialement à un article de M. Lecomte, archéologue, membre de l'Institut, qui me demande, dans un de ses articles sur le salon, pourquoi j'attribue la Bible.

Mais de quelque manière que j'envisage cette fin de non recevoir, qui ne va pas au fond de la question, je n'y saurais voir qu'un argument en faveur de la routine, et je demanderais pourquoi les sujets tirés de l'histoire des juifs ne subiraient pas les mêmes modifications que ceux de l'histoire grecque et de l'histoire romaine. Ici je prierais l'Académie de vouloir bien entendre quelques fragments de lettres écrites en Syrie à un de mes élèves, sous l'influence des lieux mêmes que je parcourais.

« Nous venons de quitter l'Égypte pour entrer dans la terre promise. Après avoir bien lu la Bible au milieu des Arabes de nos possessions d'Afrique, après avoir apprécié toutes les observations du docteur Shaw sur les rapports qui existent toujours entre les modernes habitants du désert et les patriarches de l'ancien Testament, une voix sur les lieux mêmes où tant d'événements se sont passés, où Moïse, Jésus-Christ et Mahomet ont frappé l'esprit humain par tous les moyens qui peuvent exciter l'imagination. Ce n'est pas sans une vive émotion qu'on foule ce sol, et je m'étonne que certains poètes soient restés si froids lorsqu'ils ont eu sous les yeux l'image vivante de tout ce que l'écriture nous a laissé de souvenirs. Je les excuse, s'ils ont renoncé par modestie à redire pour leur compte ce que la Bible explique si bien. Vous qui l'avez lue ici, vous avez dû être frappé de son actualité ; avouez qu'elle semble avoir été écrite aujourd'hui, tant les traditions s'en sont conservées ! Malgré mon enthousiasme, je sens trop l'infériorité de ma plume pour hasarder

de vous écrire tout ce que j'éprouve. Je resterais donc dans ma spécialité pittoresque, et, parmi mes observations, je ne vous lairai part que de celles qui se trouvent en rapport avec l'art que nous professons tous deux.

« Depuis la Renaissance jusqu'au dix-huitième siècle, et, pour ainsi dire, jusqu'à ce que David vint examiner de l'antiquité la manière de représenter ses héros, les plus grandes célébrités parmi les artistes, peu soucieux de la vérité, dont les antiquaires seuls s'occupaient, se bornaient à puiser des sujets dans l'histoire, sans se préoccuper des habitudes, des mœurs, des coutumes, et surtout des costumes de leurs héros. Raphaël, lui-même, souffrit Alcibiade d'un casque de fantaisie; Le Poussin aimait Romulus d'une cuirasse du Bas-Empire, Lebrun plaçait une perrique à la Louis XIV sur la tête d'Alexandre, etc. Maintenant, mon cher Montfort, si l'art n'eût permis au dernier des rapins de représenter Achille, César, etc. autrement que nous ne l'avons appris par la connaissance de l'antiquité? Non. Eh bien! voilà la mission que nous devons remplir : c'est d'éclairer ceux qui à l'avenir auront à traiter des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il faut le dire, le publier, et prouver que les Arabes sont les transmissionnaires des coutumes des Hébreux. Le Poussin, plus qu'un autre, l'avait compris, en donnant aux juifs qu'il peignait un caractère oriental. Que n'eût-il pas fait si, comme nous, il avait vécu au milieu des Arabes, des Jacob? car Ibrahim, Yacoub, Yousof, ne sont autre chose que des patriarches exerçant la même hospitalité dans les mêmes formes, sous la même tente. (Elle est décrite dans le Lévitique pour l'Arche d'alliance.) Chaque jour, mon cher ami, j'entends dire dans nos écoles que Raphaël, Michel-Ange et leurs devanciers ont tout fait, et qu'il ne reste plus qu'à imiter. Ici je fais la profession de foi; j'exécute l'aller-manderie qui retourne aux Cimabues... peu s'en faut qu'elle ne renonce à la moitié des couleurs de la palette pour redevenir un peu plus sauvage, lugubre, le digne zélateur de l'école de Raphaël, si-à-t-il fait Homère jouant du violon, comme on en voit un entre les mains d'Apollon, dans la fresque du Parnasse? Non, il a su s'empêcher de tout ce qui se trouve de grandiose dans son chef-d'œuvre du grand maître sans le suivre dans ses erreurs. Pourquoi hésiterions-nous à provoquer de nouvelles études sur un point qui doit amener pour les arts, non une révolution, mais une véritable amélioration, en leur donnant les moyens de reproduire tant de beaux sujets sous un aspect neuf et conforme à la vérité?

« Hier, en arrivant à Katié, j'aurais voulu vous tenir là, près de ce puits où toutes ces filles arabes viennent le soir chercher de l'eau. C'étaient les filles de Jéru, Rébecca et ses compagnes, que sais-je? Je n'étais plus l'homme de la rue Saint-Lazare en les voyant remplir leurs cruches, puis les ayes, afin que le voyageur et sa monture pussent se rafraîchir. Là, plus que dans d'autres circonstances, nous avons pu observer. Pour la première fois, depuis notre départ du Caïre, nous pouvions faire notre toilette sans économie de liquide; nous étions presque vêtus comme notre premier père, notre frère de chaque nos corps blancs derrière un petit tur qui ne laissait apercevoir que nos têtes brûlées et nos crânes rasés. L'humidité de notre position était toute inconnue à ces belles filles, si grandes, si bien découpées. Elles se livraient à une conversation assez animée pour que je pusse supposer qu'elles s'entretenaient des commérages de leur tribu. N'importe, elles n'en faisaient pas moins le tableau le plus admirable des mœurs décrites dans l'Écriture. Il était vrai celui-là! Sans système, sans circ, sans d'écote... Le ciel était bleu, le sable jaune, le sang circulant sous la peau bronzée de ces Iras qui soulevaient ces lourdes cruches pour les placer sur l'épaulé. Combien ce spectacle si frappant et si nouveau ne m'a-t-il pas fait réfléchir! Retré dans la tente, je ne pouvais dormir, tant j'étais préoccupé. Mon imagination reouvrait tous les chefs-d'œuvre dont elle a conservé la mémoire. J'admiraux avec quel art les grands maîtres sont arrivés, chacun dans sa spécialité, si près du sublime, et je me disais : Mais pourquoi donc ne cesse-t-on de nous dire, quand nous sommes élevés, que l'élevation du style est incompatible avec la représentation scrupuleuse des objets matériels? Rien n'était plus noble que ce que nous voyions. Le moment des dévoués devant mes yeux. L'action que je lui prêtai, en me reportant à plus de deux mille ans en arrière, ne changeait rien à la forme. »

Jérusalem, le 11 septembre 1859.

« Ah! nous sommes à Jérusalem, mon cher ami, nous y sommes, et déjà j'ai entre les mains des souvenirs pour ma femme et ma fille, rapportés de Bethléem. Ce sont des pierres du rocher sous lequel le berceau était placé, et de celui sur lequel la Vierge était assise lorsque les Mages sont venus pour adorer le divin enfant.

« Parlons maintenant de notre voyage, qui, comme à l'ordinaire, a été des plus heureux et fort pittoresque. Yu les circonstances de la guerre, nous n'avons pu trouver pour nous mener à un certain village, qui est situé à deux jours de marche au delà de Gaza, qu'un vieux scheik du mont Sinai, qui ne voulait pas aller plus avant que ce village, nommé Dari, parce que, disait-il, plus loin il rencontrerait une tribu ennemie. D'un autre côté, M. Linan nous assurait que c'était la route la plus courte, et que de ce point il nous serait facile de trouver les moyens de transport pour Jérusalem, qui n'en est qu'à un jour et demi de marche. Nous voilà donc en route, dans le désert, le consul de France et quelques Français nous faisant la conduite pendant deux heures. Le moment des adieux avait quelque chose de grave et de solennel. Nous étions au milieu des tombeaux des califes, en face du désert, et n'étant dans cette mer de sable d'autre boussole que l'intelligence de notre vieux scheik, qui, depuis l'expédition des Français à Saint-Jean-d'Acre, n'avait pas vu le pays que nous allions parcourir.

« Notre caravane se composait : 1° d'un cuisinier; 2° d'un drogmán arabe qui une oreille, espèce de Figaro, faisant de la chirurgie, parlant toutes les langues, renégat certainement, et, comme tous ces gens-là, ami de tout le monde,

vidant tous les restes de bouteilles, brisant par hasard celles qu'il avait bues; mais, du reste, intrepide, bon garçon et faisant bien son métier de conducteur. Le reste de la troupe était formée de nous, de M. Linan, du consul des États-Unis avec son ami. Le second jour, ces messieurs ont pris la route de Suez, et nous avons continué la nôtre par Salahiéh pour suivre les traces de l'armée française. Il faut des souvenirs pour trouver quelque intérêt à longer le Delta, qui n'offre rien autre chose, de temps en temps, que des bouquets de palmiers sous lesquels habitent quelques fellahs dans des huttes, où, par philanthropie, nous ne mettrions pas nos porcs. Ces misérables n'ont qu'une qualité; celle de voler fort adroitement les voyageurs. Aussi avons-nous en grand soin de coucher le plus loin possible de tout endroit habité.

« Pour arriver à El-Arich, nous l'avons, pendant douze jours, rencontré qu'un groupe d'Arabes à cheval, qui, sans doute, nous ont trouvés trop bien disposés, et qui se sont contentés de nous suivre pendant deux lieues à peu près. En arrivant à El-Arich, le pays prend un aspect bien caractérisé. Ce n'est plus que du sable amoncelé par buttes, sur l'une desquelles se trouve une petite forteresse environnée de quelques mauvaises maisons au milieu desquelles s'élevaient une certaine de palmiers.

« Notre première visite a été pour le gouverneur, gros Turc louche, que nous avons trouvé assis sur ses talons dans une pièce qui ressemble beaucoup à celles où nos paysans font leurs lessives. Après du gouverneur se trouvait un soi-disant secrétaire, louche aussi, très-amalable pour nous, ainsi que son maître.

« D'El-Arich à Gaza, fameuse ville dont Samson a enlevé les portes (non-seulement on a oublié de les remettre, mais les maisons mêmes aujourd'hui ne sont pas fermées), le pays change de figure : le sable est couvert de petits buissons, on commence à rencontrer des pierres, puis des troupeaux, et enfin on entend un peu de bruit. Le silence du désert cause une impression indéfinissable; on cherche pendant longtemps ce qui manque à la vie, et tout à coup le plus léger bruit vous révèle soudain le grand mystère de l'isolement.

« De Gaza à Dari, rien de remarquable qu'un changement de nature; car du moment où on entre en Syrie, c'est un tout autre aspect. Le pays devient montagneux, sans cependant être plus fertile. Dari est un village arabe par lequel ne passent que certaines caravanes, mais où ne se hasardent jamais les voyageurs isolés. M. Linan nous l'avait recommandé comme très-curieux. Rien, en effet, n'est comparable à ce repaire de brigands : il y aurait trop à dire pour raconter tout ce que nous y avons vu et entendu. Il vous suffira pour aujourd'hui de savoir que nous avons été retenus pendant un jour et demi parmi les gens les plus pittoresques du monde entier. Seulement, pour y reposer en sécurité, une légère précaution était nécessaire : pendant qu'une moitié de notre troupe dormait, l'autre faisait sentinelle, le pistolet au poing et le sabre à la main.

« Après avoir épuisé l'avance le prix de six chameaux qu'avait peiné nous avions pu obtenir pour nous conduire à Jérusalem, nous nous sommes mis en route à trois heures du matin, cheminant par des montagnes pierreuses, tantôt descendant perpendiculairement, tantôt montant comme à une échelle. Nos conducteurs laissaient percer une inquiétude qui nous paraissait singulière, mais qui nous fut expliquée plus tard. Après quinze heures de marche, nous nous sommes trouvés dans une petite prairie au bout de laquelle sont situés ce qu'on appelle les vasques de Salomon. Ces vasques ne sont autre chose que trois immenses bassins, taillés dans le roc, qui fournissent de l'eau à neuf lieues de là à toutes les fontaines de Jérusalem. Une jolie forteresse arabe d'un style oriental s'élève au pied de la montagne. Rien n'est plus intéressant que cette délicieuse décoration; mais ce qui complétait le tableau d'une manière admirable, c'était un camp de cavalerie commandé par le gouverneur de Jérusalem, en marche sur Dari pour châtier ses habitants coupables de quelques peccadilles, comme d'avoir assassiné plusieurs officiers, d'avoir volé quatre-vingts bœufs et quarante chameaux, etc. Nos conducteurs voulaient s'éloigner au plus vite, mais le gouverneur nous fit inviter très-poliment à ne pas aller plus loin, et nous priant de vouloir bien passer la nuit auprès de lui. Jugez de ma joie de me trouver au milieu d'un semblable bivouac : des lances empilées plantées au milieu des chevaux; des Arabes, des Turcs couchés à droite et à gauche; les drapeaux en faisceaux devant la grande tente noire du commandant; en un mot, une véritable mise en scène de mélodrame. Quoique fort poliment arrêtés, nous ne savions qu'en penser. Cependant nous avons marché très-franchement vers le quartier général pour y faire agréer nos remerciements d'une invitation si gracieusement envoyée. Le gouverneur nous reçut à merveille, et nous dit que, n'étant pas à Jérusalem pour nous y recevoir, il ne voulait pas manquer l'occasion de faire notre connaissance. Par ses ordres, on apporta un monton pour nos gens, et il exigea de nous que nous restassions à souper avec lui. Ce souper fut la chose du monde la plus bizarre. Ce ne fut point un repas, mais une véritable course : après la pipe et le café, et encore le café et la pipe, chacun a été dormir. Au petit jour, un grand coquin d'Albanais nous a apportés des tartes-tes au beurre, qu'on appelle *fouhr*, et il a fallu recommencer le café et la pipe. Est venue ensuite l'inspection de nos armes : nous fusils, nos pistolets, nos sabres, tout a été regardé, admiré. Il a fallu prouver qu'elles étaient bonnes, et j'ai eu le bonheur de briser une pierre à cinquante pas d'un coup de bille; cette petite circonstance n'a nullement nui à la considération qu'avait déjà inspirée notre tenue guerrière, et pour terminer les choses convenablement, j'ai généreusement offert au gouverneur ma petite langue-ue, que a été acceptée avec reconnaissance. Nous avons repris nos montures, et deux heures après nous entrons à Bethléem. Voilà, mon cher ami, de ces événements de voyage qui leur donnent tant de charme. A peine une émotion passée, une autre bête différente commence.

« En arrivant sur le haut d'une montagne, on voit tout d'un

coup Bethléem. Je portai mes yeux du bord à l'autre d'un ravin profond, et le cours de mes idées changea avec autant de rapidité que si j'avais fermé un volume pour en ouvrir un autre. Je n'ai plus vu que des bergers, des mages, de pauvres petits enfants engourdis, et un berceau duquel devait sortir une félicitation destinée à changer la face du monde. Ce n'est pas impunément qu'on se trouve sur le théâtre de si grands événements : ce qui élève l'âme ne perd rien à être vu de près, et ce petit village en ruine paraît bien plus au cœur que les grandes pyramides qui n'étonnent que les yeux.

« Après avoir tout visité dans le couvent, nous sommes repartis pour Jérusalem, où nous sommes arrivés au soleil couchant, mais malheureusement du côté où la ville se présente de la manière la moins avantageuse. A peine entrés, nous nous sommes perdus dans de vaines petites rues. Arrivés au couvent, le supérieur, pour lequel j'avais une lettre du révérendissime, nous a fait donner à souper, et de suite nous nous sommes mis dans de bons lits, plaisir que nous n'avions pas goûté depuis dix-huit jours. »

« L'Académie vient d'entendre tout ce que l'amour de l'art a pu me procurer d'émotion; j'espère qu'elle verra à travers un peu d'habitude d'écrire toutes les impressions que m'ont suggérées la Bible, cette histoire divine du genre humain, et les Évangiles, œuvre admirable qui résume toutes les poésies et qui résout tout ce que le cœur a de bon et de mauvais.

« Un seul peintre, le Poussin, en a fixé la morale sur la toile avec une supériorité que nul ne saurait contester; il en est le commentateur le plus éclairé et le plus philosophe; il parle à l'âme plus qu'aux yeux. Mais, sous le rapport de la forme, la vérité lui a manqué.

« S'il avait su que, sur l'autre rive de la Méditerranée, tout ce que son imagination essayait de deviner dans les obscurités de l'Écriture se trouvait matériellement en usage, nul doute qu'il ne se fût empressé de joindre à ses innombrables compositions tout ce que la connaissance des coutumes des anciens aurait ajouté d'intérêt à ses œuvres. Combien n'eût-il point été satisfait à l'aspect d'une tente devant laquelle il se serait vu demander l'hospitalité, d'en voir le maître compter les nouveaux hôtes, et distribuer à ses femmes autant de jointées de farine pour en faire des gâteaux, égorger un mouton, ne le servir qu'à genoux, pieds nus, et dans l'attitude la plus respectueuse, quitter son propre abri et veiller au dehors à la sûreté de tous.

« Croit-on que le Poussin eût rejeté ce nouvel auxiliaire?... Pourquoi de nos jours n'en profiterions-nous pas, comme nous l'avons fait des vases étrusques, de la colonne Trajane, des médailles, et ne consulterions-nous pas les auteurs qui ont traité spécialement l'histoire des Hébreux, comme nous le faisons chaque jour, en compulsant Atanacou, Winckelmann, etc.? Mais la routine est là, cet être commode, au regard perdu, qui se repose dans les lits tout faits, qui aboutit la paresse, qui rend la médiocrité importante, qui gonfle les petites choses en étouffant les grandes; la routine qui n'accepte rien de nouveau pour rester sous son étron, et qui ne veut pas même que la terre tourne autour du soleil. Je ne veux pas dire pour cela que les traditions, les types doivent être mis à l'écart. Ces choses, au contraire, doivent être observées avec un scrupuleux respect, mais seulement jusqu'au moment où la vérité se montre, et je prétends qu'il est absurde (je le prends sous ma responsabilité) de porter l'obéissance jusqu'à professer que, si les maîtres ont commis des erreurs, il faille que leurs successeurs renoncent à les corriger dans leurs œuvres. Où en serait donc la science avec de semblables principes? Pourquoi, dans les arts, ne progresserai-on pas aussi et d'autant plus sûrement que, dans la matière que je traite, il n'y a pas d'innovation dans l'ordre naturel des choses? Il n'y a qu'à suivre l'Écriture, cette mine inépuisable d'admirables descriptions qui peignent si bien les mouvements passionnés de l'âme. S'il reste à désirer, ce n'est donc que sous le rapport matériel : Champollion, Volney, etc., ont éclairé le voile et nous ont mis à même de connaître l'histoire de la splendeur de Babylone, de Ninive et de Memphis, aussi bien que l'histoire des coutumes de leurs habitants.

« Je demande pardon à l'Académie de la petite digression à laquelle je me suis laissé entraîner. Il est souvent difficile de se maintenir dans le sentier étroit qu'on s'est proposé de suivre, lorsque le sujet présente une immense carrière à parcourir. Je reviens donc à la description de mon tableau.

« Quant au pays, il ne peut être qu'exact, les montagnes n'ayant sans doute pas changé. J'essayerai de prouver qu'il en est de même des personnages que j'ai représentés.

« La race juive s'est évidemment détériorée partout, les prophéties de Jérémie se sont réalisées. Cependant il existe sur les bords de la mer Noire une secte qui, sans doute en échappant au joug de Titus, s'est soustraite par l'éloignement aux exigences du Talmud, qui donna aux juifs d'Alexandrie une direction entièrement opposée aux mœurs primitives des enfants d'Israël; ces karaïtes ou karaïms ont conservé leurs mœurs pastorales. Le type en est beau et se rapproche, par l'austérité remarquable de ses coutumes, des patriarches de la Genèse; c'est donc ce type que j'ai voulu représenter. Le vêtement du Samaritain, nommé par les Hébreux *Hadou Camépha*, qui signifie *Quatre côtés*, porte maintenant le nom d'*Hadou*. On lit dans don Calmet : « L'Écriture, parlant du manteau, dit qu'on s'en enveloppe tout le corps, qu'on s'en revêt, qu'on s'en couvre, qu'on se cache dans son manteau, qu'on le quitte, qu'on le prend sans façon et sur-le-champ, toute expression qui marque qu'il n'était nullement attaché. Enfin, le talon des juifs, qu'ils portent dans leurs synagogues lorsqu'ils prient, et qui paraît être constamment leur ancien manteau, ressemble beaucoup à celui des Orientaux d'aujourd'hui. » Il ajoute dans la description des ornements des vêtements qu'il en avait « d'un tissu de différentes couleurs; il parle enfin d'un habit rayé d'une surface inégale et ayant à l'alternance des éminences et des profondeurs ménagées avec art pour servir d'ornement. »

« La crosse des pasteurs a pour principe sans doute ce bâton

crochu qui représente encore, chez les Arabes, un signe de commandement, et que les chefs contiennent quelquefois aux individus qu'ils veulent faire respecter. Ce même bâton, de forme identique, se voit dans les hiéroglyphes entre les mains des souverains. Quoiqu'il ne soit nullement question de la coiffure des Hébreux dans la Bible, on peut admettre cependant qu'ils se couvraient la tête, puisqu'il est probable qu'une partie du peuple la portait rasée.

L'ange dit à la mère de Samson : « Voici, tu vas être enceinte, et tu enfanteras un fils, et le rasoir ne passera point sur sa tête parce que l'enfant sera Nazaréen de Dieu. »

Le cahen, tel qu'il est porté maintenant, se rapproche beaucoup de la coiffure qu'on remarque presque généralement sur la tête des figures égyptiennes et des sphinx. Quant à

l'équipement du cheval, une bride et les ornements de poitrail, pris à Isly, se trouvent semblables à ceux qui sont représentés dans les bas-reliefs de Ninive ; on peut d'ailleurs en juger par les deux objets dont je soumetts la comparaison à l'appréciation de l'Académie (1). Comme j'ai eu l'honneur de le dire plus haut, ce n'est qu'à titre de spécimen ; je n'entrerai donc pas pour le moment dans de plus amples détails.

Je soumetts sommairement ces premières idées qui sont pour moi une conviction, et je demande à l'Académie son

avis sur mon opinion. Ce n'est d'ailleurs que le sentiment d'un homme qui a vu et cru, afin de ne point passer, si je donne suite à mes observations, pour un novateur qui se lance en avant sans s'être préalablement éclairé des avis de la classe des beaux-arts. Si l'Académie accepte ces premiers essais, ce sera un encouragement pour moi de lui soumettre plus tard les nombreuses notes que je réunis depuis quatorze ans, et ce sera avec joie que je satisferai ses désirs. Je ne terminerai pas cependant sans dire quelques mots sur une objection qui me sera faite tout haut la nécessité de conserver le caractère religieux des tableaux d'église, que la foi a inspirés à tant de génies supérieurs, et dont la tradition doit être conservée à travers les combats que la philosophie lui livre depuis le dix-huitième siècle.

Il y a deux choses distinctes dans la peinture : l'une représente les faits de l'histoire,



Khorsabad (Ninive).



Le bon Samaritain, tableau, par M. Horace Verzet (*).



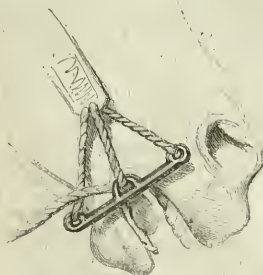
Isly (Marok, 1845).

(* Nous donnons aujourd'hui ce croquis comme pièce justificative ; nous publierons plus tard le tableau comme œuvre d'art.

l'autre en interprète le sens. La première nous montre les faits par le vrai, le beau, la force de l'expression, et pour ainsi dire transmis à l'âme par les yeux ce que la poésie inspire à l'imagination ; la seconde est symbolique, les couleurs, les rapports de convention, les paraboles en font toute l'intelligence ; l'autre n'est qu'un moyen accessoire, et souvent n'y est pour rien : aussi a-t-il suffi, pour obtenir des succès ou ce genre, d'imiter, non la nature, mais les œuvres de quelques moines, de fanatiques, retourner en arrière de bien

des siècles, aux époques où l'art était plutôt un langage mystique, comme des hiéroglyphes, qu'un moyen de représenter à la vue les objets réels et d'imiter la nature par des combinaisons savantes.

Sur ce point, je m'arrête spontanément, ne devant traiter que la question artistique, sans toucher à celle du réalisme, du symbolisme, de la raison et de la foi, question qui touche à tout, se mêle à tout, et rentre dans le domaine de la philosophie et de la théologie. Je ne veux faire constater qu'un fait matériel. Suis-je ou non dans le vrai ? A cet égard ma conviction est entière, et je suis persuadé que plus on examinera les motifs de ma croyance, et plus elle fera de prosélytes.



RISSENO
1307
MORS

Mors simple.



Bâton à y pier. — Bâton arabe.



RISSENO
1307
MORS
BEKIEPHEI
1307
DOUBLE

Mors double.

Quant à ce qui me reste entre les mains, si l'Académie le juge à propos, comme j'ai eu déjà l'honneur de le lui dire, je pourrais lui donner lieu d'examiner ultérieurement des documents plus nombreux et plus détaillés.

(1) La forme du mors, représenté dans le bas-relief de Ninive, n'est sans doute pas la même dont il est parlé dans le livre de Job.

(Description du Léviathan.)

Il est dit : Bible de la société protestante (1825, chap. XLI,

vol. 4) : *Et qui viendra avec un double mors pour s'en rendre maître ; Physique sacrée de Scheninger : Et qui se jettera entre les deux branches de son mors ; Bible traduite de l'hébreu et du grec par les pasteurs et professeurs de l'église et de l'Académie de Genève (chap. XLI, vol. 4) : Et lui mettra un double mors.*

Balt Corder d'Anvers dit, au sujet du même chapitre et du même verset : *Hébreu armilla capistrum seu validum frenum exprimit, etc., etc. Ce mot hébreu de bracelet ou anneau signifie frein fort.*

L'expression de mors double veut dire sans doute ayant deux

branches réunies, et on pourrait, ce me semble, arguer de cette définition que le mors actuel des Arabes est celui dont il est question. Je suis porté à le croire par différents motifs. 1° Que les indications qui existent dans les diverses interprétations du mot double mors du livre de Job peuvent provenir de ce que les commentateurs n'étaient sans doute pas cavaliers. 2° Qu'il est question des deux branches d'un mors dans la Physique sacrée. 3° Qu'il est écrit dans la Vulgate que ce double mors consiste dans un bracelet ou anneau.

II. VERNET.

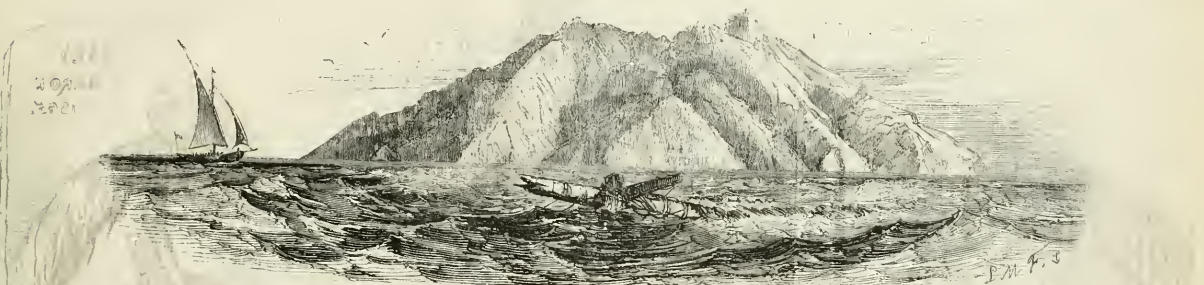
Courrier de Paris.

Grâce aux séances de la Chambre, la conversation parisienne n'a pas manqué d'aliment pendant ces derniers jours, et Dieu sait le nombre de questions politiques qui s'agitent et mettent ainsi notre Paris à la question. La grippe, qui est venue parfois interrompre quelqu'un de ces loquaces oratoires, n'a pas épargné d'autres passages, et la reprise de l'influenza condamne, au moment, plus d'une héroïne de salon à garder le lit.

Elle s'mait trop le bat, c'est ce qui l'a grippée, dirait peut-être un illustre poète; mais la citation ne serait pas

tout à fait juste, puisque la plupart de ces dames sont des victimes de la charité. C'est par dévouement aux pauvres qu'on s'est rendue malade, de même que sur un autre théâtre la grippe a frappé les dévouements à la chose publique. On n'a jamais vu plus d'éloquences et plus de bienfaisances enrouées. L'un de ces éloquents personnages, connu pour sa parcimonie, trouvant le docteur A. dans une soirée, lui disait: «J'ai la gorge en feu, docteur, que me conseillez-vous de faire? — Mais je vous conseille de consulter un homme de l'art...» C'est le même tribun qui, blâmé jadis d'avoir rompu avec la gatche,

aurait répondu: Je ne donne pas mon concours, je le prête. Mais nous parlions charité; on n'en saurait trop avoir en ce moment, et les statistiques des maires de Paris, publiées avec leurs circulaires aux âmes charitables, nous révèlent toutes sortes de faits doubloureux; ainsi, quarante mille ménages environ sont entassés dans des galetas, cinquante mille individus n'ont point de domicile, et, s'il est vrai que sur quatre habitants de la capitale il y en ait un qui aille mourir à l'hôpital, on peut ajouter que l'un des trois autres n'a point de pain. Achevez donc votre bonne œuvre, mesdames, et il



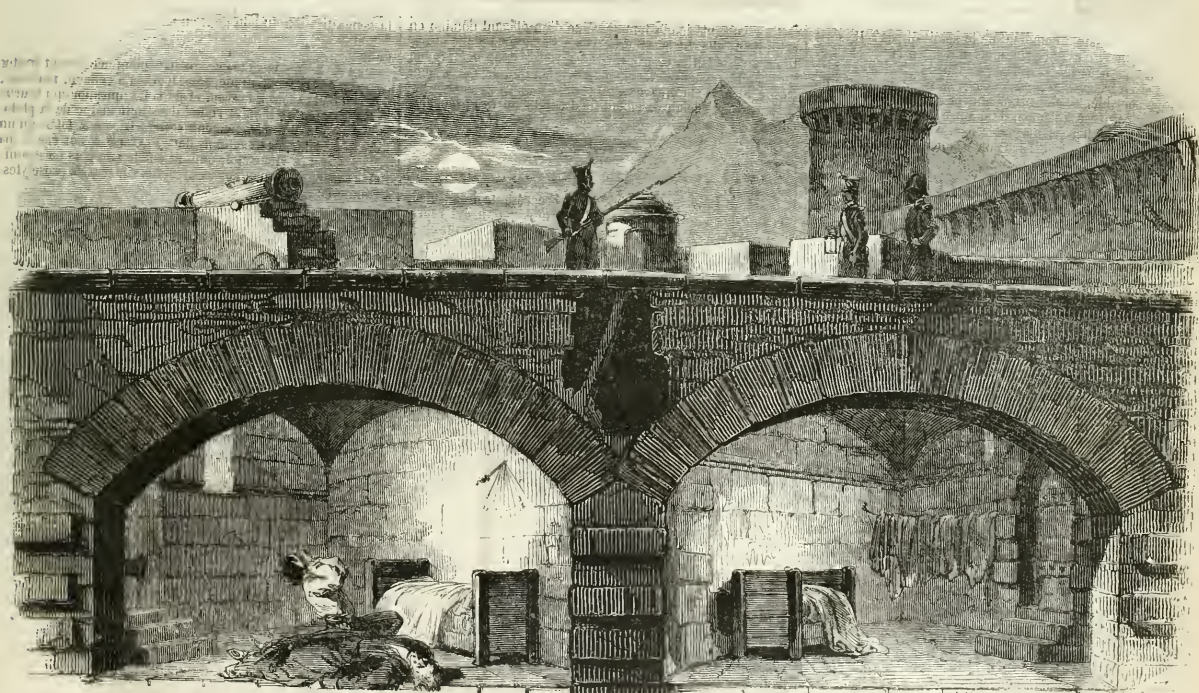
L'île de Monte-Cristo, côte du sud.

vous sera beaucoup pardonné si vous avez beaucoup quêté. Si les grandes et petites misères de la saison se font sentir, l'hiver aussi à ses rigueurs, il a ses faux absents comme l'été. On sait que dans les beaux jours, voisins de la canicule, pendant lesquels il est de bon ton d'aller prendre les eaux, plus d'un merveilleux a recouru à la fausse absence, et il est confiné dans quelque village de la banlieue, pendant que ses amis le croient à Bade ou à Spa, et qu'ils se disent: Comme il doit s'amuser! L'hiver autorise d'autres faux fuyants: les beaux ménages ou les ménages de beaux, ne pouvant simuler des

voyages, prétextent des empêchements à domicile: c'est Madame que les réceptions fatiguent, ou bien c'est Monsieur tourmenté par son rhumatisme; une autre fois c'est la fante du tapisserie qui n'en finit pas avec le nouveau meuble, ou bien on a perdu une tante lointaine, et l'on porte un deuil aussi imaginaire qu'économique. Ces procédés illégitimes seraient-ils donc pratiqués cette année dans un certain monde? On le pourrait croire, et vous connaissez déjà nos délices à cet égard. Ce n'est pas seulement la gaieté française qui s'en va, c'est encore son hospitalité. Sauf les plaisirs officiels et les

bals par souscription et à tant par tête, on ne cite guère de réunions à illustrer. «A quoi bon donnerions-nous des bals, disait encore hier madame de V., il y a des étrangers pour présent c'est l'Autriche, la Prusse, voire même la Belgique, qui semblent se charger de faire danser Paris.»

Mais à quoi bon chercher à l'aventure des faits, des nouvelles et des événements absents dans cette pacifique semaine; est-ce qu'elle n'a pas eu sa surprise bruyante: Monte-Cristo! Un personnage de roman devenu le Dieu d'une autre ma-



Théâtre-Historique. — Monte-Cristo, première soirée, dernier tableau. — Décorateur ce MM. Sechan, Dietric et Desplechins. — Dantes, Mélingue; l'abbé Faria, Rouvière.

chine et transporté du livre au théâtre. Quelle fête, quelle émotion! Combien de curiosités excitées dans ces deux soirées et par ces deux drames, qui cependant entament à peine le long chapitre des interminables aventures d'Edmond Dantes. Comment vous exposer ce commencement d'épopée dramatisée, dont la suite et la fin nous sont promises pour l'année prochaine? D'ailleurs n'avez-vous pas le roman sous la main, et tant de merveilles n'auraient-elles laissé qu'une trace fugitive dans votre mémoire? Non, il est impossible que vous ayez oublié ce grand Monte-Cristo, l'homme aux

vengeances magnifiques, et le populaire cortège qui l'entoure, des hommes de tout et des hommes du peuple, des magistrats, des geôliers, des forbans, des marchesses. Assurément si le drame allait ainsi vite en besogne que le roman, la fête eût été plus belle et plus complète. Voici Dantes pris *ab ovo*, c'est-à-dire Dantes à bord du Pharaon; voici ses premières amours, la belle Mercedes, et en même temps son premier et dernier malheur. Arrêté comme conspirateur, il est jeté dans le caïlot de l'abbé Faria, d'où il s'échappe par un coup mi-

raculé; à la bonne heure! Mais enfin il ne s'agit encore que de l'exposition, et vous en avez pour onze tableaux; déjà une soirée s'est envolée, et, pour ce drame préliminaire, vous avez donné six heures de votre vie.

C'est la seconde soirée seulement qui ouvre la voie aux aventures; néanmoins, pour cette fois encore, nous resterons bien loin du but. Dantes descend dans son île et s'empare du trésor; puis nous le voyons successivement dans l'auberge de Cadrouse, dans le cabinet de Bavielle, dans la prison de Bertuccio et sur le port de Marseille. Son odyssee s'arrête là;

mais cette ébauche de roman n'est pas un fantôme de drame, grâce à l'insertion du décoratif. Jamais yeux de spectateurs n'eurent plus d'occupation, et on ne saurait faire un emploi plus habile de la toile peinte et du trompe-l'œil. On chemine sur cette route creusée dans la montagne; on vogue sur la Méditerranée; on tremble dans l'embrasement du murètre; on a le frisson dans le cachot; le salon, la caveau, la tour, la prison, le port, le continent et la mer, l'illusion est complète. Ce drame biopénel de *Monte-Cristo* attirera la foule et c'est un grand succès de curiosité après un plus grand succès de lecture. — Qui en doute? Mais, si l'on va voir ces succès de lecture, on serait parfaitement inutile de les apprécier, sinon pour dire en passant que de pareilles tentatives et de succès semblés, s'ils allaient se renouveler, feraient disparaître et anéantiraient le peu d'art et de goût qui nous reste. A ce compte-là (et tous les francs-jour de la grande presse le proclament lundi dans leurs feuilletons), nous perdrons le peu qui nous reste des habitudes consciencieuses de l'écrivain et du poète dramatique; et l'avènement définitif au théâtre de cette improvisation dramatique serait la mort et la fin du vrai roman et de la vraie tragédie.

Mais c'est bien assez parler de cette moitié de drame à perte de vue et de cette pièce des quarante heures: les deux présentes vignettes veulent une explication. Grâce à la seconde, vous voilà transportés dans le cachot de l'abbé Faria, et vous assistez à sa mort; la première est une vue de la véritable *Monte-Cristo*, et le dessin en a été fait d'après un tableau de M. Morel-Fatio exécuté d'après nature. Situé au sud de l'île d'Elbe, entre les Fornicine et Giuglio, ce rocher insulaire a arrêté jadis le navigateur de la Méditerranée, et parait peut-être de l'éclat que le roman vient d'attacher à son nom. C'est un coin de terre inhabité, croyons-nous, et presque inhabitable, que le hasard nous mit à même de visiter un jour, et où nous n'avons aperçu que des pierres, des rochers et un scorpion. M. Dumas ne pouvait choisir un lieu plus propice pour y cacher les écus romains du cardinal Spada, et l'enlèvement de cette autre Toison d'Or n'est pas un des moindres exploits de ce grand Jason et jaseur de Bantès.

Au théâtre du Palais-Royal, le *Fruit défendu* nous représente une petite paysanne de Candebec, éprise au secret d'un gros galant qui la courtise pour ses beaux yeux, tandis qu'un autre benêt la recherche pour des motifs plus prosaïques. Légataire d'une somme quelconque et d'un champ dont la possession est attachée à celle de Marianne, s'il commet l'imprudence de l'embrasser avant l'aurore lune, adieu champ, magot, fiancée. C'est un usage cauchois ou chinois qui procure à la filleule le moyen de se débarrasser du malotru qui l'obsède. Ce tableau champêtre et légèrement groivis n'a guère d'autre mérite que celui d'encadrer, d'une manière avantageuse, la petite grise mutine de mademoiselle Scriverneck et le nez d'Hyacinthe.

L'hyver est triste: comment ne le serait-il pas? Il s'est lassé de détruire; c'est le printemps qui est à la mode. Les Champs-Élysées, les parures légères, les promesses pédestres aux Champs-Élysées, voilà ce qui est à la mode; le soleil lumineux le sera bientôt. La maladie à la mode, nous l'avons déjà nommée, c'est la grippe. D'un autre côté, le concert est l'objet d'un recherche de préférence. Au nombre des distractions assoupissantes, il faut mentionner aussi le magnétisme. Que penser d'une société qui, pour se récréer, a recours à toutes les espèces d'endormeurs? Enfin il y a l' anecdote qui est à la mode, car la curiosité ne saurait jamais perdre ses droits. Pour notre part, nous connaissons bien une douzaine de ces aventures de bal masqué, à commencer par l'équipée de cette belle et grande dame qui avait laissé ou car laisser son mouchoir armorié entre les mains de M. X., lequel tissu lui fut rendu par M. J., ce dont on glose fort; item de l'historiette concernant cet illustre et grave magistrat réveillé à midi dans une des niches galantes de la Maison d'Or où il ronflait comme s'il s'agissait de l'audience; mais le scandale ne nous plaît guère, et nous préférons terminer par la suivante.

M. de **, que nous appellerons Arthur pour la simplification du récit, est l'héritier de l'un des plus beaux noms de la France nouvelle; veut depuis quelques années d'une jeune créole fort riche qu'il admette, sa douleur lui quelque bruit, et l'avait constitué en garde de recherche auprès des demoiselles à marier et des veuves en disponibilité. Rien de plus touchant en effet que la conduite d'Arthur vis-à-vis sa défunte. Après avoir recueilli son dernier soufle, elle était morte dans ses bras et lui recommandant de ne jamais quitter l'anneau nuptial échangé dans des temps meilleurs. Frappé par une si grande perte, l'époux au désespoir s'était déguisé de Paris, et il y reparaissait il y a quelques jours seulement, après une absence de trois années, lorsqu'il recut par la poste un billet où, entre autres confidences, on lui parlait en épouse trompée; on lui demandait ce gage dont il ne devait pas se séparer, et l'on finissait par l'invitation de se rendre le soir même au bal de l'Opéra. Les Arthur de l'espèce de M. de ** sont assez peu superstitieux, mais l'intimité de certains détails le surprit, et l'écriture du billet acheva de le rendre extrêmement rêveur. Un ami qui survint lui en fit l'observation. Disciple de Delenze et de Puysegur, et ami passé pour un des choryphées du magnétisme. — Ta figure est singulière, lui dit-il; que l'arrive-t-il donc? quel malheur de fortune, une disgrâce amoureuse? — Quelque chose d'étrange que je ne puis te confier maintenant, mais dont ce que tu auras j'éclaircirai le mystère. Il s'agit d'un bon billet... et il alla à la tête de son portefeuille lorsqu'une réflexion subite l'arrêta. — Par diable! j'y songe, pour-tout à l'heure, c'est à la tête de son portefeuille que j'ai vu l'estomac, de pénétrer tous les mystères au moyen du fluide magnétique, eh bien! je suis curieux d'éprouver leur savoir-faire au sujet de ce billet. Sans un tel doute, ils vont me dire quelque sottise. N'importe, c'est un essai que je veux tenter, mais il faut que l'expérience ait lieu sur-le-champ. Il va sans dire que l'interlocuteur fut enchanté de la proposition; et un

quart d'heure après, les deux amis étaient introduits dans le cabinet du docteur ** qui venait d'enfermer son sujet, le fémur Alexis. « Il est très-lucide ce soir, leur dit le docteur, et voilà des dames que ses révélations ont fait faire tomber en syncope. De quoi s'agit-il pour vous, monsier? — De cette lettre. — Est-elle signée? — Non. — Alors il sera difficile de vous mettre en communication avec la personne qui l'a écrite: toutefois l'entreprise n'est pas impossible, essayons toujours, » — et le papier fut placé sur l'estomac d'Alexis; il se pencha, étendit les bras, s'agita sur le fauteuil opératoire, et finit par déclarer que le billet était d'une femme. Puis il le lut assez couramment. « Vous-tu cette dame? demanda le docteur. — Certainement. — Où est-elle? — A Paris. — Chez qui? — Dans sa maison. — Quelle rue? — Rue de Lille. — Ici, dit l'un des témoins de la scène, Alexis jeta un grand cri. — Ah! mon Dieu, s'écria-t-il, cette dame est bien vivante et pourtant elle est morte. » Brel, voilà tous les éclaircissements que notre veuf put obtenir; c'est peu de chose pour un sceptique, mais passablement pour un mari, car enfin, c'était l'image de sa femme qu'on venait de retrouver: c'était bien sa maison que l'illuminé avait désignée, cette maison dans laquelle Arthur n'avait pas reparu depuis la mort de son Hélène et qui était demeurée la propriété de la famille de la défunte. Quand les deux amis furent remontés en voiture: « Eh bien! dit le croyant d'un air de triomphe à l'inédite, qu'en pensez-tu? — Je pense qu'en lieu d'un mystère, il y a quelque mystification sous jeu. — Que le fait-il pour être convenu? — Le revoir. — Dans quel lieu de la tournée de sa lettre, il devient probable que ce plaisir le sera donné bientôt. Si je ne craignais de paraître prendre en raillerie une pareille affaire, j'ajouterais que probablement l'as mal endormé. — Pauvre Hélène, elle n'est que trop bien morte, et malheureusement il ne me reste aucun moyen d'en douter. — Même après ce qui l'arrive; alors comment expliquer-tu... — Je n'explique rien. » Et Arthur quitta précipitamment son ami, Ou courut-il? Au bal masqué, allez-vous dire, au bal qui lui était assigné pour cette étrange entrevue. Non pas, et nous devons rendre hommage à la vérité jusqu'au bout, quelque invraisemblable que puisse paraître le dénouement. Arthur courut à la rue de Lille, il chercha la porte, il la reconnut, il sonna... Voilà le pavillon, l'avenue, et le même concierge qui le salue de ces paroles bizarres... « Ah! monsieur, c'est vous! comme vous êtes étés fat attendre. » Arthur précipite ses pas; dans l'antichambre il trouve son ancien nègre appelé Domingo, comme tous les nègres, et qui lui dit dans son patois: « Maître à moi n'être pas revenu depuis tant de solets, et madame pleurer toujours. — Est-il possible, Hélène ici, Hélène n'est rendue. » Mais comment reproduire le tableau final dans un joli boudoir, dont chaque meuble lui est connu, où chaque chose est à sa place, dont les ornements ont toujours la même fraîcheur, Arthur voit une jeune femme vêtue d'un élégant domino en satin noir; elle est masquée. Arthur s'approche d'elle et pâlit; car cette taille, ce teint, ces cheveux, cette main qu'on lui abandonne, et ce visage enfin, quand on le démasque, c'est celui d'Hélène... c'était sa femme!

Renvoyons l'éclaircissement final à l'un de nos prochains Courriers.

Chronique musicale.

Robert le Diable, qui n'avait pas été représenté depuis neuf ou dix mois à l'Académie royale de musique, a été repris vendredi dernier avec tout le soin que méritait bien un chef-d'œuvre, tant soit peu négligé dans les derniers temps. Cette reprise offrait d'ailleurs plus d'un genre d'intérêt. D'abord on savait que l'auteur, en ce moment à Paris, avait personnellement présidé aux études particulières, jugées nécessaires, pour remettre en scène son ouvrage d'une manière qui pût le satisfaire pleinement; cette satisfaction d'auteur, dans l'état présent de l'Opéra, étant d'ailleurs un précieux baromètre à consulter pour apprécier les chances de sa prospérité future. Ensuite M. Bettiini devait remplir, pour la première fois, le rôle difficile de Robert. Ces deux circonstances réunies donnaient un attrait tout nouveau à la reprise de *Robert-le-Diable*. Hétons-nous de dire que le succès a été complet et légitime. M. Bettiini, jusqu'à ce jour, ne s'était distingué des autres ténors que par un volume de voix d'une force sans égale; mais c'était tout ce qu'on en pouvait dire en fait d'éloges. Tout à coup le vent de ses montres presque exotiques commença à chanter, passe maître en son art. Des les premières scènes de son rôle, sa tenue, ses gestes, sa démarche, dénotaient des intentions dramatiques qu'on n'avait pas coutume de trouver en lui. Au premiers sons qu'il a émis, sa voix plus flexible, plus habilement guidée, prouvait un travail sérieux, des études consciencieuses et opiniâtres. Aussi, lorsqu'on lui a entendu chanter la *sicilienne* du premier acte avec une grâce pour ainsi dire inattendue, avec un charme véritable, la salle entière a éclaté d'applaudissements. A partir de ce moment, c'est à peine si l'on faisait attention aux défauts de prononciation de M. Bettiini, défauts malheureusement très-sensibles pour des oreilles françaises, et à peu près invincibles pour les bouches italiennes chantant en français. Mais que M. Bettiini persévère dans la bonne voie où il vient d'entrer; qu'il parvienne à maîtriser tout à fait les élans naturellement exagérés de son puissant organe; qu'il continue à se bien préserver de ses rôles, et, quel que soit le rigorisme de ses auditeurs, en matière de prononciation, nous osons lui prédire un grand succès de plus brillant. Nous le disons d'autant plus précieusement réservé pour lui. Ajoutons qu'il n'est pas possible d'avoir, plus que M. Bettiini, le plus sympathique des personnages de *Robert*. C'est sans doute un héros de cette taille, de cette beauté, de cette vigueur, que le poète et le musicien avaient en vue, alors qu'ils médiaient leur œuvre commune. — Nous avons plus d'une fois déjà lu M. Alizard sur la manière

magistrale dont il interprète le rôle de Bertram. Ce rôle est son triomphe, bien qu'il ait été aussi celui de Levasseur. Il n'y a peut-être pas de plus bel éloge pour un artiste. M. Paulin chante avec beaucoup de goût le rôle de Raimbaud, qui lui convient comme s'il avait été écrit expressément pour lui. — Madame Julian Velder a reparu dans le rôle d'Alfre, qu'elle avait déjà joué à l'Opéra, lors de ses premiers débuts, il y a environ huit ans. Malheureusement l'éminente cantatrice était malade le soir de sa reprise de *Robert-le-Diable*, et il a pu par conséquent tirer de sa belle voix tout le parti possible. Nous craignons, pour le dire en passant, qu'en chantant la maîtresse de *Jérusalem*, elle n'ait un peu oublié la manière de chanter les mélodies vraies expressives et dramatiques. Cela se conçoit de reste. Espérons qu'elle se remettra bientôt, de façon à nous rendre la gentille Alice dans toute sa douceur et simple poésie. Mademoiselle Dobré, que une cruelle maladie avait longtemps tenue éloignée de la scène, a fait sa rentrée par le rôle d'Isabelle. Sa voix est revenue pure et sonore comme autrefois. Le public a revu avec plaisir cette gracieuse et jolie caustique. — Enfin l'orchestre, si savamment dirigé par M. Girard, a constamment mérité les plus grands éloges. Les chœurs eux-mêmes paraissent faire des efforts pour rivaliser avec l'excellent orchestre qui les accompagnait. Disons encore que les décors ont été repeints, et les costumes refaits à neuf, ce qui n'était certainement pas inutile après seize ans écoulés depuis la première représentation de *Robert-le-Diable*. Et maintenant, il y a lieu de croire que M. Meyerbeer n'aura plus désormais de prétexte à refuser de livrer au moins un des ouvrages qu'il tient trop obstinément serrés dans son port-feuille, et avec lesquels il semble se complaire, depuis dix ans, à conlanner le public altéré, à un véritable sacrifice de Tantale.

Les concerts sont de plus en plus à l'ordre du jour. Au milieu du cataclysme de notes dénuées de signification et de valeur qui inonde annuellement Paris à cette époque, nous sommes heureux de constater les progrès de la musique sérieusement belle. Il ne faut, pour s'en convaincre, qu'avoir été témoin de l'effet produit par l'adagio et le finale de la sonate en ut dièze mineur de Beethoven, exécutés par mademoiselle Louise Mattmann à la dernière soirée que cette jeune et remarquable artiste a donnée, en société de MM. Maurin et Lebonc, violoniste et violoncelliste très-distingués. Nous souhaiions de grand cœur à une foule de pianistes célèbres et roustes assez de bon sens pour suivre l'exemple de cette frêle et délicate virtuose, assez de jugement pour sacrifier leurs brillantes banalités aux œuvres réellement artistiques, et non moins avant-gardes que d'autres au succès d'exécution, lorsque celui-ci est, par son esprit et son talent, à la hauteur de la composition. Les quatre solistes mis à les que viennent de donner mademoiselle L. Mattmann, MM. Maurin et Lebonc sont un symptôme de plus de la généralisation du bon goût en musique.

La cinquième séance de la Société de *musique classique* a dignement soutenu l'éclat de celles qui l'ont précédée. Madame Vartel y a exécuté avec une grande pureté de style le fragment du cinquième concerto de Sebastian Bach, morceau très-original et tout à fait en dehors de la musique de piano à la mode de nos jours; ainsi que le quintette de Hummel, dans lequel elle a été parfaitement secondée par MM. Tilmant frères, Casimir Ney et Gouffé. MM. Dorus, les frères Verrossi, Klosé et Rousselot, ont fait entendre une quintette de Reicha pour flûte, hautbois, clarinette, cor et basson. Le programme de la sixième séance, qui doit avoir lieu dimanche 15 février, se compose d'un quatuor de Beethoven pour instruments à cordes; d'un trio de Mendelssohn-Bartoldy pour piano, violon et violoncelle; et d'un ottetto de Spohr pour violon, deux altos, violoncelle, clarinette, deux cors et contrebasse. A la bonne heure, voilà des programmes bien composés, des œuvres intéressantes et des interprètes dignes de ces œuvres.

G. B.

Revue agricole.

Une vache cherchait fort tristement sa pauvre nourriture dans une de ces prairies non irriguées, maigres et où la mousse abonde plus que les graminées, une de ces prairies comme on en voit à peu près partout dans notre belle France. Un cocher d'assez médiocre apparence, grommelant à deux pas d'elle (probablement il s'était échappé de son écurie et infecté de meure). Assis à l'ombre d'une haie, je pus ouïr leur conversation.

« Ma chère amie (C'est le cocher qui gromme), que je vous fasse part d'une excellente nouvelle. Un célèbre nourrisseur de porcs, un citoyen d'un des plus riches comtés de l'Angleterre (vive l'Anglais! c'est la seule race d'hommes qui porte de l'intérêt aux animaux), un bienveillant Anglais donc engage tous les cultivateurs à se hâter de délivrer nos natures de l'horrible spirale de fil de fer qu'on a coutume de nous imposer comme torture, à partir de notre plus tendre enfance. On m'a dit qu'il rongissait de voir le nez du cochon percé d'un ornement qui, chez quelques peuples d'hommes, est resté encore aujourd'hui un signe de haute distinction; j'aime mieux croire qu'il aura rongé d'exercer sans motif, et par simple obscénité à une naïve tradition, un acte de cruauté absurde. Voilà déjà plusieurs années que l'homme homme pratique son noble système de douceur envers les charmanes élèves que la Providence lui confie. Tout ce qu'il leur demande en retour, c'est qu'ils ne soient pas plus à la cour de la ferme, ou, du reste, à l'école, que les autres élèves qui ne sont pas si vaillants. — Assis à l'ombre d'une haie, je pus ouïr leur conversation.



saque exemple, quelle heureuse vie je serais appelé à mener ! Servi par un valet aussi attifé que l'homme d'Angleterre, le cochon n'aurait plus de vœux à former. »

« A quoi la vache répondit :

« Quant à moi, voisin, je suis au comble du désespoir. Un monsieur Durand (que le lait de toutes les vaches de la terre lui soit le suc de la renouée la plus scélérate) vient de publier dans un journal, la *Normandie agricole*, une série d'articles où il demande que désormais on ne le laisse paître qu'attaché au piquet. Le Français ne se montre pas tendre pour la gent animale; cependant, comme il est de nature taquine et qu'il recherche la discussion, il s'est présenté des avocats qui ont pris ma défense, moins par pitié pour moi, j'en suis, hélas ! certaine, que pour le futile plaisir de plaider.

« Ils ont exposé que le pâturage au piquet était désavantageux pour les animaux. La vache à lait, le bœuf d'un âge mûr, alors qu'il tourne à une véritable obésité devant laquelle l'homme lui-même se sent pénétré d'admiration, boivent beaucoup et à tout moment, selon que la fantaisie leur en prend. Nécessairement ils souffriront alors qu'il ne leur permettra de boire que deux, trois ou au plus quatre fois par jour.

« Le croiriez-vous, mon voisin, vous qui recherchez l'eau et la bonne chère encore plus que moi, et qui passeriez les vingt-quatre heures le nez plongé dans une auge bien garnie, un homme s'est levé, M. de Kergorlay, et porte, m'a-t-on assuré, un beau nom parmi les hommes, que ce nom soit en exécution parmi la race bovine ! un homme s'est levé pour dire que je me porterais mieux en prenant mes repas à des heures régulières qu'en mangeant et en ruminant galement, selon mon caprice, à l'heure où mon instinct m'y invite.

« Un de mes avocats a représenté que moi et mes compagnons nous trouvions quelque douceur pendant l'été à rechercher l'ombrage d'un bel arbre dans la prairie, à nous rassembler sous cet arbre pour deviser languoureusement sur l'immabilité du jeune tarillon qui nous a toutes rendues méres. »

« Sans nul doute l'ombrage est agréable aux animaux pendant la grande chaleur; c'est un fait incontestable, à tel avouer le rude M. de Kergorlay, mais hélas ! il est à lui seul et non indispensable, car il y a un très-grand nombre d'hommes, soit dans la vallée d'Ange, soit dans le Cotentin, qui n'en peuvent pas passer, et dans lesquels les animaux prolfèrent cependant très-bien.

« Mais, a repris un autre de mes avocats, les animaux aiment aussi à se promener le long des haies au printemps et à l'automne, pour se garantir des mauvais vents du Nord et de l'Est, qui soufflent avec violence dans ces deux saisons. »

« L'impitoyable M. de Kergorlay a souri en haussant les épaules. Comment les animaux, qui, chez le plus grand nombre des cultivateurs normands, passent l'hiver entier en plein air, sur un terrain durci où l'on va leur délivrer du foin pendant qu'il gèle et qu'il neige, ne seraient-ils pas en état de supporter la température du printemps et de l'automne qui, certes, est beaucoup moins rigoureuse !

« Revenez l'une des raisons qui poussent cet homme au cœur de rocher à se faire le complice de Podieux M. Durand pour recommander l'usage du piquet ? c'est qu'il faudra beaucoup moins de femmes et de jeunes filles pour nous servir. En vérité, l'homme semble las de nous servir ; il semble prêt à méconnaître le devoir qui lui est imposé l'en haut.

« Dans la Normandie, comme dans toute la France, le nombre des petits propriétaires et des petits fermiers est beaucoup plus considérable que celui des grands propriétaires et des grands fermiers, et à entendre nos deux bourreux, il est évident que, pour les petits propriétaires, le pâturage au piquet ne leur coûtera le plus souvent rien du tout. Celui qui n'a qu'une vache, soignée aujourd'hui par la femme et les filles, celui qui en a trois ou quatre, soignées par une servante chargée de faire la cuisine et le méoage, pourra très-facilement, sans prendre de nouveaux serviteurs, faire déponner au piquet le verger voisin de sa maison, dans lequel les vaches, que la Providence lui a confiées, résident habituellement.

« Je te connais que, sous le rapport du service, nous gagnons quelque chose chez le grand cultivateur. Tel qui a cinquante vaches à lait et vingt ou vingt-cinq élèves, ou cent et même cent cinquante animaux de gros bétail, occupés à revêtir un noble empouillot, les a abandonnés jusqu'à présent aux soins d'un seul serviteur mâle ou femelle. C'était un énorme scandale ! Il est évident que du jour où il adoptera le mode du piquet, il lui faudra prendre plusieurs valets de plus ; car on s'accorde à reconnaître qu'il est difficile qu'un créateur humain serve plus de quarante animaux de race bovine soumis à ce régime. Mais, pour l'ordinaire, le grand cultivateur a déjà une maison où loge son garde, il lui en coûtera bien peu d'y loger une ou deux personnes de plus, sans rien ajouter à la maison.

« Encore une raison déterminante pour ces hommes iniques; il y aura dorénavant, disent-ils, moins d'hiver perdue que par le passé. L'animal qui pâture ou libéré, pète et salit par son urine et sa fiente une herbe encore fraîche à laquelle sa dent n'a pas touché et dédaigne ensuite de toucher. Or, cette herbe ne doit pas être perdue. Dans le système de pâturage au piquet, les animaux ne pourront déposer leurs excréments que sur la partie de l'herbage déjà dépolluée qu'ils laisseront derrière eux. En vérité, ne dirait-on pas que parce que la Providence a créé l'homme pour cultiver cette herbe destinée à notre nourriture, elle lui a donné le droit de nous la dispenser selon son caprice, et de nous forcer à manger celle qui ne nous plaît pas ? Homme stupide ! tyran peu logicien ! L'herbe à été donnée à la vache et au bœuf, et non pas à toi. Je n'en vois point preuve que ton estomac débile et si incomplet, mis en comparaison avec notre quadruple estomac : rumen, réseau, feuillet, caillette, tout le splendide appareil de digestion réservée aux races privilégiées, que les desseins secrets de la Providence appellent à l'immense fonction de ruminer ! — L'homme pense, dit-il; qu'est-ce cela ? La vache ruminé. « Mais la raison la plus forte à leurs yeux, raison bizarre et sur laquelle à chaque jour l'inné sans la comprendre, c'est

le prix que l'homme attache à tous les excréments en général, à vos excréments comme aux miens, aux siens même. On m'a parlé d'un pays où tout le monde porte à son cou et enchaussé dans l'or, en guise de bijou, une portion des résultats de la digestion de l'un d'entre eux. M. de Kergorlay professe, pour recueillir toute matière qui pourrait fournir à des bijoux de cette sorte, une passion vraiment effrénée. Il trouve un accent, qui ressemble presque à de l'indignation, pour blâmer les cultivateurs normands de ce qu'ils laissent sécher sur place les odorants produits que nous déposons dans les herbages. Il tient surtout à leur parfum. Il se fait fort de démontrer que ces matières perdent, en se desséchant, plus des trois quarts de leur valeur. Combien regrettables, selon lui, les gaz qui s'en dégagent et les substances qui se dissipent dans l'air par la voie de l'évaporation ! Depuis plusieurs années, il fait recueillir scrupuleusement toutes les bosses de ses vaches, chaque jour, au fur et à mesure que l'herbe les a recouvertes.

« Un baneau, qui contient environ un mètre cube, est placé près de l'endroit où elles paissent, et chaque matin un homme consacre un quart de journée à cet éternel exercice.

« Si encore ce valet, à l'obéissance naïve, les portait dans l'appartement de son maître sans que j'en entendisse jamais plus parler ! Je serais indulgente pour cette fantaisie d'un grand propriétaire qui a de l'argent et peut la payer; je ne verrais là qu'une aberration du sens de l'odorat. Mais vous ne l'ignorez pas, mon voisin, après les avoir fait séjourner dans un cloaque où se dégorgent tous les canaux à immondices de sa ferme, cet homme maniaque donne l'ordre de les rapporter dans les herbages où je dois plus tard pâturer.

« Grâce à cet arroseage, prétend-il, il a pu triompher de la sécheresse qui a régné cette année, et quinze jours après avoir coupé des foin dans des prés très-secs, il a pu y mettre de ses vaches, qui y ont trouvé une herbe jeune encore, mais fraîche, et, calculez toute la portée de l'ironie ! une herbe des plus appétissantes. Le monstre ! je lui souhaiterais les naseaux et l'estomac d'une vache pour savoir ce qu'il penserait alors d'une herbe assainie avec un tel condiment.

« Ma pauvre amie, regarda le cochon, croyez-moi, éni-grons; quittons la France pour l'Angleterre. J'ai hâte de voir non nez débarrassé de l'infatigable auneu.

« L'Anglais, j'en conviendrai, a inventé, à l'usage de mes semblables, plusieurs mets délicieux : la pomme de terre, la betterave, le turneps, et tout récemment ces soupes qu'on voudrait ruminer pendant quarante-huit heures, ces soupes exquises à la graine de lin. Il ne cultive plus aujourd'hui le lin que pour cet usage ; et la Providence, assure-t-il, le récompense largement pour cette sage pensée. Mais, d'un autre côté, l'Anglais, plus encore que M. de Kergorlay, recherche avec avidité la chose que vous savez. C'est l'Anglais qui a le premier imaginé, pour le recueillir et en moins perdre, de nous parquer tout le jour dans la cour d'une ferme, et la nuit sous des hangars, au lieu de nous conduire aux champs comme par le passé. Lui aussi le parfum le séduit à l'excès. Pour l'empêcher de s'évaporer, pour mieux le concentrer, le *faxer*, comme il dit, n'a-t-il pas imaginé d'arroser la chose d'une certaine liqueur qu'il appelle acide sulfurique !

« Savez-vous quelle atroce mesure se discute aujourd'hui contre les animaux d'Angleterre ? Il est question de les fermer dans des stables qui seraient tout simplement autant de fosses où la malheureuse créature conserverait une existence solitaire sur quelques planches mal jointes qui la sépareraient de ses excréments. Les trésors tant souhaités par l'homme s'entasseraient et se concentreraient au fond de la fosse sans qu'une parcelle risquant d'en être distraite. C'est une mesure empruntée à quelques contrées pauvres et sales de l'Allemagne. L'Anglais, qui est riche et qui pour l'ordinaire aime la propreté, devrait-il songer à l'adopter ! Deux agronomes, moins cruels que leurs confrères, ils ont pour noms Wilkins et Tovers, protestent contre ce qu'ils appellent avec raison notre inhumation anticipée. J'aime encore mieux subir en France le supplice du piquet et me savoir à l'extrémité de ma queue M. de Kergorlay avec son baneau d'un mètre cube, qu'aller en Angleterre pour y être condamnée à perpétuité, comme une malfaitrice, au système cellulaire sur une chaise percée ! »

Un mouton s'était approché, qui avait entendu la conversation.

« Ma chère, vous êtes par trop raffinée. Le cochon et moi nous comprenons mieux l'existence. A l'animal vraiment philosophe il n'y a ni couleur, ni odeur qui doive régner. L'essentiel est d'avoir à manger ; or, chez l'Anglais le mouton fait bombance. J'estime l'Anglais parce qu'il comprend que la prospérité d'un peuple se mesure au nombre et à la taille des animaux en général et des moutons en particulier, qu'il a mission d'entretenir sur cette terre. Le mouton, et ceci, mes amis, est imprimé dans le *Farmer's magazine*, est le baromètre de la richesse d'un Etat agricole. Tandis que le berger limousin accompagne avec un orgueil nonchalant dans les plus fertiles pâturages des moutons de la taille d'un caniche ; tandis que le berger breton récite son chapelet à la face d'un troupeau de couleur noire, maigre autant que des lévriers, et que le berger du Morvan chante l'hymne républicain à des bœufs jaunes de la grosseur d'un bon chat, les bergers de la Grande-Bretagne reçoivent matin et soir les béneux de reconnaissance de plus de quarante millions de *dishleys* à la carure imposante, ou de vils et robustes *swathdowns*.

« Jusqu'aux colons anglais de l'Australie qui se montrent autant que les cultivateurs de la mère patrie inbus de la maxime fondamentale : *Veillez à ce que le mouton croisse et multiplie*. Le port de Sydney et celui de Philippe expédièrent, en 1856, aux ports de la Grande-Bretagne trois millions sept cent mille livres de laine au plus ; en 1846 les expéditions ont dépassé trente millions. Ces aimables colons ont adopté particulièrement la race mérinos, si bien sûr, et, c'est vers laquelle l'Espagne s'est ingénument conduite, ainsi qu'en France, depuis le commencement de ce siècle, et la race

saxonne, cette noble émanation de la première. Les toisons espagnoles et grand-ducales ne présentent pas, assuré-t-on, de laine plus fine, plus tassée, que la laine des toisons australiennes.

« Jusqu'à ce jour l'Anglais avait jugé utile à la santé du mouton la vie au grand air, même pendant la nuit. Il se contentait de planter, à l'usage des troupeaux, des lignes d'arbres disposés en étoile et flanqués de haies derrière lesquelles un animal brave fort bien la pluie, le vent et la neige, n'impute dans quelle direction ils viennent. Il lui plaît aujourd'hui de construire des bergeries. Comme je suis certain que chez l'Anglais je n'aurai jamais comme en France à manger rien que du foin de rebut, ou des racines salées, mais qu'il me nourrirait aussi soigneusement pour le moins qu'il nourrit son gros bétail, en un qualité de baromètre de la richesse nationale, j'entrerais avec empressement dans ses bergeries. Que s'il lui plaît de me mettre en cellule, sans même un cabinet particulier pour cabinet d'aisances, j'y souscrits encore avec résignation. Que la volonté de l'Anglais soit toujours faite, car l'Anglais naîtra dédicatement et nourrit largement. Croyez-moi, ma chère bonne, écoutez le cochon et moi, éni-grons tous trois en Angleterre.

« Survient un âne, un petit barbon, tondé, pelé, peut-être même légèrement galeux, mais à la jambe sèche et nerveuse, à l'œil narquois, à l'oreille active. Il va nuire à la vache et l'âme tendrement ; elle le consulta comme elle eût consulté l'auteur de ses jours, à supposer qu'il lui eût été facile de le retrouver. Les deux voisins se disposèrent à écouter le personnage à la longue oreille et à la longue expérience, comme vous et moi nous écouterions un noble pair qui aurait blanchi dans les graves discussions.

« Certainement, mes amis, le cultivateur français manque à tous les égards du à l'animalité. J'ai là-dessus sujet de me plaindre plus que personne au monde. Quand on songe à ce que l'âne est devenu entre ses mains ! Oh ! si vous étiez donné de voir l'âne dans le pays qui lui le bœreau de sa race, et aussi celui des patriarches ! Grand presque autant que le cheval, plus brillant de robe, cent fois plus spirituel et d'une galanterie irrésistible. On cite à peine quelques rares succès du cheval auprès d'une de nos femelles, probablement délaissée par les baudets d'alentour, tandis que nous autres... Mais ne sortons pas de la question. Toutefois, avant de vous donner mon avis, que je vous raconte une bonne et toute récente folie agricole-française.

« J'arrive de Paris ; je passai près du pont des Arts, je vois une porte entr'ouverte ; j'entre comme dans un moulin. Beaucoup d'hommes étaient assis en demi-cercle ; mon aspect ne produisit pas la moindre sensation. Ces messieurs s'entretenaient, de quoi ? de la nécessité d'introduire une nouvelle race animale en France : la lama, l'alpaca, la vigogne, que sais-je ?

« Une population de trente-cinq millions d'hommes, assez faimée ou assez maladroite pour ne pas réussir à obtenir de ce vaste et beau territoire de France, sur lequel la Providence nous a fait naître, et qui, par conséquent, nous appartient, la quantité de fourrages suffisante pour notre appétit ; une population de valets qui profite de ce que notre dignité personnelle nous interdit de travailler et exige que nous soyons servis, pour nous imposer de cruels jeûnes, parle d'appeler sur notre sol une nouvelle race tout entière ! Mais que lui mettras-tu sous la dent à ce lama, cet alpaca, cette vigogne, ignorant et besogneux cultivateur français, qui laisse les animaux indigènes dépérir, et qui ne sais même pas préserver toi et les tiens de la disette ?

« Tu désires l'assurer la toison du lama ? le vêtement que le maître a porté est désiré par le valet, cela se conçoit ; mais tu avais la toison du mouton, et du mouton mérinos ; tu l'as laissée se détériorer par ton incurie. Il en arriverait autant de celle du lama et de la vigogne.

« Tu veux l'aide d'un animal complaisant pour porter les fardeaux, traîner les voitures ? Mais le lama, quand il consent à se laisser charger, fait de deux à trois lieues en un jour ; pour l'ordinaire il se couche sous le fardeau et refuse de marcher. Il te crachera à la figure et dévorera les feuilletons de ton journal, ce qui désolera ta femme. Mais tu avais, sous ce rapport, mieux que le lama pour la complaisance, la force et la rapidité ; tu avais le cheval et moi, tu nous as laissés follement dégénérer par suite de tes mauvais traitements. Que le lama débarque en France, et à la troisième génération le lama familial ne sera parmi nous qu'un mouton de plus ; les vieilles femmes de la Picardie résoront d'acheter la laine de la vigogne pour se faire des bas !

« Laisse le lama prendre rang dans les étables d'Angleterre et de Hollande. Tu n'es pas digne que la Providence rimeuse des animaux près de toi.

« J'avais ouvert la bouche, et je commençais à braire ces raisons au milieu de l'assemblée ; le président agita sa sonnette :

« Monsieur un tel, s'écia-t-il, (je n'ai pas retenu le nom), vous n'avez pas la parole. »

Ici le cochon grogna, le mouton bêla :

« D'après cela, vous donnez le conseil d'émigrer en Angleterre, et y a urgence. Le jour où le lama appelé en France y débarquera, le pays est affamé.

« Mes amis, je me résume. On est fort mal en France, mais enfin on voit quelquefois certains animaux parvenir sion à la vieillesse, du moins à un âge presque mur. On m'a affirmé qu'en Angleterre on ne rencontre dans aucune étable, bergerie ou porcherie, une créature de vos trois races qui compte plus de trois ans. Décidez-vous, d'après ce document. »

Le mouton bêla, le cochon grogna ; qui fait aux animaux la vie

coche, mais au moins qui le leur fait bonne. »

Je dénonce aux cultivateurs de mon pays le complot formé par ces deux derniers animaux. La vache ne m'a pas semblé décidée encore à y prendre part ; mais elle est fort mécontente, elle beugle sourdement. SAINT-GERMAIN-LE-DUC.

Souvenirs de Tahiti. — 1844-1845. — Dessins de M. Charles Giraud.

Deuxième article. — Voir tome X, page 328.

Le 17 avril 1844, au commencement de la nuit, après une journée de fatigues et de dangers, les marins et les soldats de l'expédition océanique qui venaient de prendre part au combat livré aux insurgés tabitiens, à l'entrée de la vallée de *Mahaëna*, dormaient sur le champ de bataille, non loin des retranchements où les cadavres entassés de leurs intrépides adversaires, attestaient que la place n'avait été cédée qu'après une vigoureuse résistance.

Le calme le plus parfait avait succédé aux violentes commotions de la journée, et sur toute cette partie de la côte orientale de Tahiti, qui s'étend depuis les crêtes du *Taïmanou* jusqu'au pied du mont *Anaput*, rien ne troublait l'imposant silence de la nuit. — Parfois, seulement, le bruit monotone de la mer se brisant sur les rescifs d'*Atuararo*, ou le cri plaintif du petit *outouroa*, regagnant à tire d'aile les falaises escarpées du *Porionou*, tenaient en éveil l'attention vigilante des sentinelles avancées.

A peu de distance au large, la frégate l'*Uranie* balançait sa mâture majestueuse, et, à ses côtés, comme deux monstres marins endormis près de leur mère, se baignaient le vapeur

le *Phaëton* et la goëlette la *Clémentine*. Les lanoux qui se croisaient fréquemment sur le pont du *Phaëton* et dans la batterie de la frégate prouaient que, malgré les travaux

pour le départ du lendemain qui devait avoir lieu après le rembarquement des troupes.

Pendant que nos soldats, sous l'impression indécible de bien-être que cause un succès incontesté, se livraient avec bonheur au repos,

sous le ciel si pur de cet heureux pays, où le sol, hospitalier comme ses habitants, offre toujours au voyageur fatigué un lit de gazon, une source et un fruit savoureux; à quelque distance de là, vers l'intérieur de cette vaste vallée de *Mahaëna* qui déploie son immense robe verte, entre deux crêtes de montagnes parées jusqu'à leurs sommets d'une luxuriante végétation; sur le bord d'une petite rivière qui coule au milieu d'énormes blocs de pierres, précipités des montagnes voisines par quelque ouragan, d'autres hommes, d'autres soldats, braves aussi, mais moins heureux en ce jour, se tenaient tristement assis sur un petit mur en pierre sèche, qui semblait avoir été construit pour barrer la vallée, et servir de rempart aux habitants de ce lieu sauvage.

Ces hommes, au nombre de dix environ, étaient des insurgés tabitiens; ils faisaient partie de ces bandes, longtemps



Souvenirs de Tahiti. — Affaire du plateau de Papepou (10 mai 1846).

de la journée, une grande activité régnait encore à bord de ces deux bâtiments. — On s'empressait en effet d'y prodiguer des soins aux blessés et de prendre toutes les disposi-



Souvenirs de Tahiti. — Insurgé tabitien allant aux vivres.



Souvenirs de Tahiti. — Iahen auxiliaire tirant un pierrier.

abusées, qui croyaient défendre l'indépendance de leur pays et servir leur reine en combattant ceux-là mêmes que, depuis, ils n'ont pu voir s'éloigner sans verser des larmes de regrets.

Presque tous étaient vêtus du *maro*, pièce d'étoffe qui s'enroule autour du corps comme une ceinture, se replie par devant, pour passer entre les cuisses, et vient se rattacher sur les reins. Chacun d'eux était armé d'un fusil de muni-

tion, de fabrication anglaise, ou d'un tromblon énorme, largement évasé; un cartouchier, fixé sur le ventre au moyen d'une courroie ou d'une corde en écorce, complétait ce simple et commode accoutrement. Ils avaient la tête nue. Quel-

ques-uns, les plus jeunes, portaient les cheveux longs, séparés sur le côté par une raie et retombant sur les oreilles; d'autres n'avaient de cheveux que sur les côtés et le derrière de la tête; le reste du crâne était complètement rasé.

Dans cette réunion où toutes les physionomies exprimaient, pas la crainte, mais une vive et pénible préoccupation, nous n'avons pas un mot n'était prononcé par les assistants, pas un geste ne révélait le sujet et le but de leur halte en ce lieu inhabité.

Rien n'annonçait le voisinage de quelque village; aucun enclos, aucune plantation ne faisait deviner la case indienne, qui aime à se cacher sous l'épais feuillage des oranges; deux ou trois vieilles toitures, en feuilles de bananier sauvage, soutenues par quatre piquets chancelants et vermouls, indiquaient seulement qu'à une autre époque les jeunes filles, qui parcouraient la vallée pour y tresser des perures avec la feuille parfumée de l'oro et la tige délicate du taré-taré, s'étaient arrêtées là, ou bien qu'un jour consacré pour recueillir, chaque semaine, les fei, les uhi et le ma-poura des montagnes, l'Indien, fléchissant sous le poids d'une abondante récolte, avait élevé ces abris, suffisants pour le protéger contre les ardens rayons du soleil ou les ondées qui couvrent de perles étincelantes la feuille diaprée des arca. Aussi n'était-ce point pour y étendre leurs nattes que ces hommes s'étaient réunis là; au peu d'empressement qu'ils mettaient à se préparer un gîte, il était facile de prévoir qu'ils allaient rejoindre, dans le fond de la vallée, les autres insurgés qui s'y étaient réfugiés avec les femmes, les enfants et les vieillards, ou qu'ils allaient entreprendre au dehors quelque périlleuse expédition. Le silence qui régnait parmi cette petite troupe fut tout à coup interrompu par l'arrivée d'un nouveau personnage, vêtu et armé à peu près comme les précédents, mais dont la tournure et les manières annonçaient un homme habitué au commandement. Ses cheveux, disposés comme ceux des jeunes gens (il ne paraissait pas avoir lui-même plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans) étaient en partie cachés sous une casquette de drap bleu, à galon d'or, souillable à celle que portent les officiers de marine; dans chacune des larges ouvertures pratiquées à ses oreilles, était fixé, par une petite tige de roseau, un bouquet de feuilles odorantes, imprégnées des parfums du fara et de l'upape.

Malgré ces restes de parure, on voyait que le jeune chef avait pris une part active aux événements de la journée, car la batterie de son fusil était encore noire de poudre et son cartouchier était vide. Dès qu'il parut, tous les yeux se tournèrent vers lui et semblèrent l'interroger avec anxiété. — L'un des assistants lui adressa une question à laquelle il se contenta de répondre, en contractant les muscles de la face, de manière à ramener légèrement sa lèvre inférieure sur la supérieure, et à ouvrir assez les yeux pour que ses sourcils se rapprochassent sensiblement de la partie supérieure du front.

Il résulte de ce jeu de physionomie une affirmation aussi claire, pour un Tahitien, que le serait, pour un Français, le signe de tête, de haut en bas, dont nous nous servons parfois pour nous épargner la peine de dire oui. Sans s'expliquer davantage, le chef fit signe à ceux qui l'entouraient de le suivre, et tous se dirigèrent à grands pas vers les bords de la mer, en longeant le cours sinueux de la rivière, qui, après mille détours, trouve son embouchure au lieu même où le combat s'était livré. A mesure qu'ils approchaient du rivage, les Indiens marchaient avec plus de pré-

caution, et lorsqu'ils parvinrent à un point de la vallée où la rivière se rapproche des montagnes, de manière à ne laisser qu'un étroit sentier entre son lit et les rochers, le chef fit faire halte, et s'avança seul pendant quelques instants pour examiner les bords de la plage. Rassuré par cette reconnaissance, il fit entendre un petit cri, imitant à peu près celui du héron, mais moins pétré et plus sourd.

A ce signal, ses compagnons le rejoignirent, et tous se mirent de nouveau en marche; mais cette fois, redoublant de prudence, et comme s'ils craignaient que le moindre choc,

interpréter, se mêla au bruissement de la brise dans le feuillage tenu des arbres de fer et se perdit dans le silence. Eu moins d'une minute, les hardis explorateurs du champ de bataille furent réunis près du retranchement, où, quelques heures auparavant, ils avaient vu leurs plus braves guerriers succomber dans une lutte corps à corps et tomber pour ne plus se relever.

Parmi les morts entassés dans le fossé, le jeune chef avait reconnu celui qu'il cherchait. — Il le montra à ses compagnons, le contempla lui-même un instant à la faveur des rayons de lune qui commençaient à éclairer les sommets du Viri-rivera, puis, se dressant tout à coup, sans plus songer au danger qui le menaçait, il saisit le corps inanimé, l'étreignit avec force contre sa poitrine, comme s'il eût craint qu'on lui disputât ce précieux fardeau, et disparut, comme une ombre, dans les hautes herbes qui couvrent les flancs du mont Anapuu.

L'homme qui venait d'enlever ainsi, au péril de ses jours, ce cadavre que, dans son ignorance de nos mœurs, il craignait de voir profaner par nos soldats, ce Tahitien, s'appelait alors Murifenua, et le corps qu'il emportait était celui de son frère aîné Tariviri, l'un des chefs les plus braves et les plus influents de l'insurrection tahitienne, dont Murifenua a pris le nom, selon l'usage du pays, en lui succédant.

Il faudrait un cadre plus large que celui qui nous est imposé pour dire les mille épisodes de cette guerre tahitienne, si différente des guerres européennes, si fertile en situations dramatiques, en aventures romanesques et fantastiques, où l'esprit superstitieux des Tahitiens sait toujours faire intervenir les *varua-ina* et les *tupapau*, qui jonent, dans ces îles, le même rôle que chez nous les laridets et les revenants. Peut-être ne serait-ce point un travail dénué d'intérêt que de rechercher les causes des dissensions intestines dont ce pays a été la proie; que d'expliquer en vertu de quelles influences contraires chaque village, chaque famille, chaque foyer fournissait des soldats aux deux partis, pourquoi celui qui voulait la paix faisait la guerre, pourquoi les vainqueurs et les vaincus se retrouvaient le lendemain du combat sans se demander compte du sang versé la veille.

Il est résulté de cette étrange situation les anomalies les plus inexplicables, les contrastes les plus propres à dérouter l'observateur qui n'aurait tiré ses déductions que d'un nombre

de faits restreint :
Un jour, c'étaient les fêtes et les danses sur la plage de Papéété : hommes et femmes, jeunes et vieux, tous parés, parfumés, couverts de fleurs et de feuillages, arrivaient aux sons irrésistibles de notre musique militaire. — Puis un grand rond se formait sur le gazon, les mains frappaient la terre en cadence, les danses s'élançaient, et la *upa-upu* ne finissait qu'avec les forces des acteurs de ces joyeuses et innocentes réunions.

Le lendemain, le mauvais esprit, avait plané sur l'île; les cases étaient vides, les villages étaient abandonnés, la plage était déserte. — La population tout entière s'était réfugiée dans les montagnes; les jeunes filles faisaient des cartouches avec le billet doux qu'elles avaient remis à la fête de la veille, et les hommes ne sortaient qu'en armes pour aller recueillir péniblement dans les vallées des fruits qui leur dispensent.

D'où provenaient donc ces brusques changements, ces pa-

que le moindre contact avec les objets extérieurs ne fit surgir des énoncés autour d'eux; ils quittèrent le sentier frayé, traversèrent la rivière, assez large en cet endroit, mais peu profonde, et se glissèrent lentement au milieu des bois de goyaviers et d'hibiscus, jusqu'au pied des bouquets d'arbres de fer qui bordent le rivage. Ils n'étaient plus alors qu'à quelques pas des sentinelles françaises. Ici les Indiens ne

foyer fournissait des soldats aux deux partis, pourquoi celui qui voulait la paix faisait la guerre, pourquoi les vainqueurs et les vaincus se retrouvaient le lendemain du combat sans se demander compte du sang versé la veille.



Souvenirs de Tahiti. — Costumes des indigènes auxiliaires réguliers et irréguliers.



Souvenirs de Tahiti. — Danses tahitiennes.

Marchèrent plus; couchés sur le ventre, ils rampèrent, traînant leurs fusils sur le sable mouvant de la plage, s'arrêtant près de chaque cadavre qu'ils rencontrèrent, et, continuant de ramper, dès qu'un examen attentif les avait convaincus qu'ils n'avaient pas encore trouvé ce qu'ils paraissaient chercher. — Un nouveau cri, semblable à celui qui avait donné le signal de ralliement à l'entrée de la vallée, mais plus faible encore, et que des oreilles tahitiennes pouvaient seules

interpréter, se mêla au bruissement de la brise dans le feuillage tenu des arbres de fer et se perdit dans le silence. Eu moins d'une minute, les hardis explorateurs du champ de bataille furent réunis près du retranchement, où, quelques heures auparavant, ils avaient vu leurs plus braves guerriers succomber dans une lutte corps à corps et tomber pour ne plus se relever.

Les Domestiques, études de mœurs par Cham.



Mon-seur le comte aura cru sonner!



K'ss, k'ss, baron. — K'ss, k'ss, marquis.



Les boîtes de monsieur et le chocolat de madame.



Le rêve de maîtresse de maison.



Le mari de votre cuisinière sortant de chez vous.



Et mon enfant ? Qu'avez-vous fait de mon enfant ! — Tiens, c'est vrai, je l'ai cublé aux Tuileries sur une chaise.



Ah ! tu veux la tête haute... Ce n'est pas mon idée, moi.



Voilà un malheur lamentablement réparé ; on n'y verra rien.



Le chapeau de madame.



J'ai presque fini de nettoyer la pèlerine de madame. Il n'y a plus que trois tâches à enlever.

Les Domestiques, études de mœurs par Cham.



Ah! mon Dieu! la nourrice déguisée en sapeur.



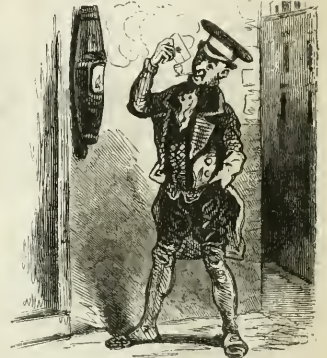
Monsieur et madame sont au concert.



Fallait, monsieur, acheter une corde plus longue ou me donner des gants; j'ai froid aux mains, moi!



Tous les accidents de l'office et de la cuisine... c'est le chat.



Plus souvent que je la mettrai à la poste celle-ci. — Une soirée qui me ferait veiller.



Non, monsieur, votre journal n'est pas arrivé.



Oui, madame, vous êtes lacée très-droit.



Une cuisinière lettrée.



Mes maîtres ne tiennent pas à la viande; ils n'aiment que la graisse et les os.



Vous me renvoyez? eh bien! je m'n vais tout de suite. Faites votre diuer.

REVUE DES NOTABILITÉS DE L'INDUSTRIE.

La réputation commerciale est presque toujours une garantie de loyauté.

Amandine Faguer pour embellir la peau, l'adoucir et la préserver du hâle et des gerçures. — La supériorité de cette pâte de toilette est constatée par quinze années d'expérience et de succès. — 4 et 2 fr. le pot. FAGUER, parfumeur de la reine, rue Richelieu, 95, ancienne MAISON LEBOLLEE.

Assurances CONTRE LE RECRUTEMENT. ASSURANCES M. XAVIER DE LASSALLE ET Co, place des Petits Pères, 9, à Paris, maison de notaire.

De toutes les compagnies consacrées au REMPLACEMENT MILITAIRE, celle de MM. Xavier de Lassalle est une des plus anciennes; les garanties d'exactitude, de loyauté et de moralité qu'elle présente, nous autorisent à la recommander en toute confiance à nos lecteurs.

Voici les principales clauses du traité d'assurance et les obligations qu'elle contracte à ses risques et périls avant le tirage au sort :

1° AFFRANCHISSEMENT COMPLET du service militaire par le remplacement immédiat de l'assuré si son numéro est compris dans le contingent des 80,000 hommes sort dans la partie active, soit dans la réserve, et par conséquent faire, près des autorités, toutes les démarches nécessaires au remplacement.

2° GARANTIE DU REMPLACEMENT pendant tout le temps du service, conformément aux articles 25 et 35 de la loi sur le recrutement, de telle sorte que l'assuré ne soit jamais inquiété ni recherché.

3° VERSEMENT DU PRIX DE L'ASSURANCE, seulement après la libération entière et définitive de l'assuré. Un prospectus, que nous avons sous les yeux, donne une liste des pères de famille qui ont eu recours à l'intervention de M. Xavier de Lassalle; la position élevée qu'ils occupent, pour la plupart, est le meilleur témoignage de recommandation que nous puissions apporter au public. Une compagnie du même genre n'existe nulle part, et nous recommandons à nos lecteurs de ne pas la confondre avec la compagnie Xavier de Lassalle, qui n'a aucun rapport avec elle et qui n'a d'autre siège à Paris, avenue Secrétan; leurs bureaux étant toujours et seulement placés des Petits-Pères, 9.

Blanchissage du linge, APPAREILS DE MM. CHARLES et Co, rue Furstemberg, 5 et 7, près la rue Jacob.

Nous recommandons les maîtres de maison qui nous accordent leur confiance que la Société d'encouragement pour l'industrie nationale a, dans sa séance du 20 janvier 1857, décoré sa grande médaille aux fabrications économiques et portatives de la machine Charles et Comp., comme étant jugés les meilleurs appareils pour le blanchissage du linge. Les avantages qu'ils représentent sont de n'exiger aucun soin, d'être une économie de 75 pour cent sur les procédés ordinaires, de conserver le linge plus longtemps, et de n'exiger que trois heures pour le lessivage complet. Ces résultats sont toujours garantis par la vente justifiée de plus de 2,800 appareils faite à divers établissements, tels que pensions, écoles, hospices, cliniques, maisons particulières, etc. Prix et conditions en linge pesé sec.

Pour 5 k. 50 fr. 50 k. 75 fr. 80 k. 150 fr. 100 k. 45 fr. 120 120 250 400

Ces appareils s'expédient partout. — Des expériences publiques ont lieu tous les jeudis au siège de l'établissement.

Bordeaux, Champagnes ET VINS ÉTRANGERS.

MAISON N. JOHNSON & fils de Bordeaux, député PARLEMENTAIRE de Louis le Grand, 21. La maison Johnson, comme il n'arrive que trop souvent, a dû subir les mouvements de sa longue renommée; à son tour, elle a eu sa chute. Mais son établissement s'est accru, elle a vu sa réputation s'établir dans son voisinage des dépôts de vins fins plus ou moins bien accredités et plus ou moins ornés de casiers en évidence; nous signalons à nos lecteurs cette manœuvre habile des concurrents, d'abord parce qu'elle nous donne lieu à des erreurs, et puis encore parce qu'elle est un témoignage qui justifie notre choix et la justice de notre recommandation.

Dans notre article précédent, nous avons signalé les nombreux avantages de la maison Johnson à ceux de nos lecteurs qui veulent s'occuper des embarras, les soins et les frais que représente une cave bien tenue; ceux, au contraire, qui peuvent se donner les jouissances de la table de bon goût, trouvent, au profit de la rue Louis-le-Grand, toutes les garanties qui peuvent désirer, à savoir: les échantillons variés d'un grand approvisionnement; que renferment les caves de l'Ésay, l'innovation des provenances des années et des conditions de prix aussi raisonnables que peut le permettre l'importance des opérations commerciales de cette maison.

Les vins en barrique sont mis en bouteille par les employés de la maison, ce qui représente toutes les garanties des viticulteurs et de l'acheteur. À cette occasion, nous rappelons à nos lecteurs que la maison Johnson emploie, pour les vins fins, un procédé de mise en bouteille qui est tout-à-fait décrié par l'industrie complète du bouchon au vin.

Cie générale des Sépultures, M. L. VAPLARD, rue Saint-Marc-Feydeau, 22.

C'est après avoir pris des renseignements bien étendus sur les diverses attributions de cette entreprise que nous venons la recommander aux familles comme un établissement digne de toute leur confiance, et pouvant leur épargner les démarches nombreuses et les débats qui ont une nécessité. Cette offre prise entièrement distincte de celle des Pompes funèbres, sa position lui commande de prendre exclusivement les intérêts de l'étranger et de lui épargner une multitude de frais inutiles qui figurent cependant sur les tarifs officiels.

Cette Compagnie tient à la disposition des familles qui désirent faire transporter dans les départements ou à l'étranger les dépouilles mortelles de leurs parents, des voitures spécialement destinées à ce service, ainsi que des employés spéciaux chargés d'accompagner les corps.

On peut voir, dans ces bureaux, un spécimen des plans, dessins et modèles en relief des monuments qu'elle fait exécuter dans ses ateliers de la rue Saint-

André-Popincourt, 42, près le cimetière du Père-Lachaise.

Chémisier. LONGEVILLE, rue Richelieu, 40, près le Théâtre-Français.

Parmi les fabricants plus habiles que la mode a pris et maintenu longtemps sous son patronage nous n'hésitons pas à choisir la maison Longeville pour représenter cette spécialité dans notre Revue. Nous félicitons M. Longeville d'avoir si bien compris que le chémisier peut reunir toutes les conditions d'élegance et de distinction sans affecter ce luxe de broderies et de façons inutiles que le mauvais goût prend trop souvent plaisir à imiter. La simplicité s'y rendant à une coupe confortable et distinguée, c'est là ce que les gens comme il faut demandent tout d'abord, et ce qu'ils rencontrent toujours dans ce magasin. La clientèle de cette maison n'est pas moins grande à l'étranger qu'elle ne l'est à Paris dans le monde le plus élevé.

Flanelle de santé Articles confectionnés de la maison REVÈREND-KIRCHOFF (JULLIARD, successeur), passage Vivienne, 54.

Nous recommandons cet établissement à nos lecteurs comme un des plus importants de Paris dans cette spécialité. Ses ateliers de confection sont montés à façon à pouvoir satisfaire à toutes les commandes dans le plus court délai, et selon toutes les exigences de coupe et de broderie. Ses approvisionnements se font aux meilleures fabriques et dans les qualités de premier choix. Cette maison n'est pas moins renommée pour tous les articles de bonneterie.

Hygiène des Enfants.

Le *Régiment des Arabes*, que nous recommandons aux préférences des familles, est un aliment dont les diverses propriétés hygiéniques sont d'être nutritives, adoucissantes, adoucir parfaitement au convalescents, aux estomacs irrités, aux poitrines faibles, aux dames délicates ou nerveuses; mais encore, par un rapport de l'Académie de médecine, et par l'approbation bien authentique de MM. les docteurs Broussais, Moreau, Jadelot, Renoulin, Fouquier, Albert, Baron et plusieurs autres célébrités médicales.

Des confections et des imitations du Régiment des Arabes ayant lieu en France et à l'étranger, le public est prévenu qu'il ne se vend que dans des flacons carrés du prix de 4 fr. chaque flacon, qui est orné par une coiffe en papier vert, qui fait porter au-dessous la signature Delagrèner. L'imitation du flacon et la notice qui l'accompagne portent aussi cette signature. Dépôt dans toutes les villes de France et de l'étranger.

Modès. M. de la Chaussée-d'Antin, 48, au premier.

Quelques dames, dont la distinction et le goût exécuté ont le privilège de faire autorité en matière de toilette élégante, nous ont recommandé les modistes Romains comme deux habiles faiseuses qui ne peuvent masquer chaque jour de rivaliser de renommée avec les Baronne et les Beau-drand. Leur zèle empresse, leur esprit d'invention,

Il faut se défier des séductions souvent trompeuses du bon marché.

Peignes fins et Brosseries DE LUXE de la maison CAUVAIN, boulevard Bonne-Nouvelle, 49, au fond de la cour.

Nous lecteurs trouveront dans cette maison d'élite un choix des plus variés de peignes en écaille, ivoire et baillie; toute la broserie de toilette élégante et une foule d'accessoires trop longs à énumérer. Les articles, de forme et d'exécution parfaites, sont d'un prix qui on ne peut rappeler que dans une fabrication monté, comme celle-ci, sur une grande échelle, et qui d'un seul rapport avec une boutique de parfumeur établie dans son voisinage.

Photographie. Recueil de Mémoires et de procédés nouveaux concernant la Photographie sur plaques métalliques et sur papier, publiée par CHARLES CHEVALIER (inventeur du daguerre-type à verres colorés). Palais-Royal, 162, à Paris.

Réparation des Cachemires. Madame LEBIEN, brevetée de la reine, précédemment place de la Bourse, 6, vient, pour cause d'agrandissement, de transférer ses ateliers rue Saint-Marc-Feydeau, 18.

Cette maison, qui existe depuis 1829, et qui répare les cachemires des magasins les plus importants de Paris, offre aux dames toutes les garanties désirables: exactitude, perfection du travail et modération des prix. On y trouve aussi un assortiment de tissus pour fonds de câbles, de franges et de lisières en cachemire.

Tapioca de Groult jeune. Par un procédé qui lui est particulier, M. GROULT est parvenu à rendre au tapioca du Brésil son bon goût primitif. Il en a fait un petage excellent, dont la cuisson est prompte et facile, économie de plus d'un tiers le lait ou le bouillon dans lequel on l'emploie. (Se méfier des contrefaçons.)

Chez GROULT jeune, fournisseur de la reine, passage des Panoramas, 5, et rue Sainte-Apolline, 16. Dépôts, chez les épiciers de Paris et des départements.

Vinaigre AROMATIQUE DE Bolly. J. VINCENT.

La préférence accordée généralement au VINAIGRE RULLY, même sur la meilleure eau de Cologne, les tentatives de contrefaçon auxquelles cette préférence a donné lieu, établissent suffisamment sa renommée pour que nous lui donnions une place dans notre revue. C'est aujourd'hui le cosmétique le plus distingué et le plus recherché pour les soins de rafraîchir la peau, de l'adoucir et de lui rendre son élasticité; il enlève les boutons et les rougeurs, calme le feu du rasoir et dissipe les maux de tête. Prix du flacon, 4 fr. 50 c., à Paris, rue Saint-Hippolyte, 259.

En vente à la librairie PAULIN et LE CHEVALIER, rue Richelieu, 60.

LIBRAIRIE PAULIN ET LE CHEVALIER, rue Richelieu, 60. BIBLIOTHÈQUE DE TOULOUSE. VARIÉTÉS CURIEUSES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS. — 10 VOLUMES IN-18.

EN VENTE: Tome I^{er}. Curiosités littéraires. — II. Curiosités bibliographiques. — III. Curiosités biographiques. — IV. Curiosités des traditions, légendes, etc. EN PRÉPARATION: — V. Curiosités historiques. — VI. Curiosités militaires. — VII. Curiosités des beaux-arts et de l'archéologie. — VIII. Curiosités philologiques et géographiques. Usages, etc. — IX. Curiosités des origines et des inventions. — X. Curiosités anecdotiques.

Prix de chaque volume : 3 francs. TOUS LES TOMES EN UN SEUL VOLUME. TRAITÉS 4 A 50. INSTRUCTION POUR LE PEUPLE. COURSES SUR LES COGNACONS LES PLUS INDISPENSABLES. Ouvrage entièrement neuf, avec des gravures intercalées dans le texte.

100 livraisons à 25 centimes. Chaque livraison hebdomadaire, composée d'une feuille grand in-octavo à deux colonnes, petit texte, contient la matière de plus de cinq feuilles in-octavo ordinaire, et renferme un *Traité complet*.

LISTES DES TRAITÉS A 50 COMPOSANT LE TOME PREMIER DES CENT TRAITÉS.

Table with 3 columns: Sciences mathématiques, Sciences naturelles et médicales, and Géographie. Lists various scientific and geographical topics with their respective authors and page numbers.

INSTRUCTION POUR LE PEUPLE, ou CENT TRAITÉS sur les connaissances les plus indispensables, formera 2 volumes grand in-8° imprimés en caractères neufs, sur deux colonnes, et ornés de gravures sur bois dans le texte. — Chaque Traité, contenu dans une feuille, renfermera la matière de plus de 5 feuilles in-8°. — L'ouvrage sera publié en 100 livraisons à raison de 1 franc par feuille chacune à 25 centimes. — Il paraîtra une livraison, quelquefois deux, chaque semaine. — En payant d'avance 25, 50 ou 100 livraisons à raison de 50 centimes par livraison, on les reçoit franco par la poste. — Toute demande de souscription doit être faite par lettre affranchie, accompagnée d'un mandat sur la poste à l'ordre des éditeurs.

Beaux-Arts.

Il suffit de considérer la foule des meubles de fantaisie qui encombrant aujourd'hui un appartement élégant, pour se convaincre des progrès que l'ornementation a faits en France depuis plusieurs années; mais si ces progrès sont constants au point de vue de la forme et du travail, il faut reconnaître qu'ils laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la pensée, qui devrait présider à l'exécution de toute œuvre d'art.



Coupe par M. Klagmann.

Nous croyons donc aider à l'éducation du goût général en ne laissant passer inaperçue aucune composition d'art qui révèle une pensée ingénieuse, telle que celle-ci, développée par M. Klagmann, autour d'une coupe, exécutée pour un vin distingué du barreau de Paris.

Conservant les traditions de ces joyeux repas du temps passé où le vin, sagement et noblement versé, venait éveiller un esprit engourdi ou foiblet une intelligence paresseuse, sans jamais tendre un piège à la raison, l'artiste a traité les flancs de sa coupe assez largement pour qu'elle puisse passer à la ronde aux mains de chaque convive.

L'ordonnance de la composition de cette coupe participe à la fois du cratère antique que le vieillard de Samos remplissait à moitié d'une eau parfumée, et du vidécroque que nos aïeux, les hommes du Nord, employaient à rafraîchir leurs poitrines halebantes aux récits des bardes; trois bas-reliefs en décorent la partie supérieure; celui que notre gravure laisse apercevoir représente un chef de France; il occupe, avec des amis, le triclinium de quelque Romain vaincu, et ordonne à un esclave de porter sa coupe au voyageur qui vient de frapper à sa porte; le second bas-relief présente le voyageur qui demande l'hospitalité, et auquel l'esclave vient sur le seuil offrir la coupe envoyée par son maître; le troisième bas-relief offre l'intérieur du gynécée.

Ces bas-reliefs sont encadrés par une frise de sarments de vigne et de feuilles de lierre, dont les nervures, incrustées d'or, sont reliées par des attaches formées de trois rubis; au-dessous régissent des légendes qui contiennent des inscriptions en rapport avec les sujets représentés; le corps de la coupe est terminée par un collet de feuilles d'acanthé, supporte par trois panthères rampantes, dont les flancs sont couverts de housses orées d'un chiffre en émercles de diamant; les fleurs des arabesques sont formées de turquoises, et les entrelacements de ces arabesques sont incrustés d'or; la base, dont le profil est décoré de feuilles de vigne et de grappes de raisin, est encore ornée de trois mascarons représentant des masques scéniques, les fètes de Bacchus ayant, ainsi qu'on le sait, donné naissance au théâtre; toute cette partie d'orfèvrerie a été exécutée sur les modèles de M. Klagmann, avec un soin et une adresse qui justifient l'honorable réputation que MM. Auguste Paul et frères se sont acquise dans la joaillerie.

Principales publications de la semaine.

JURISPRUDENCE, POLITIQUE.

Nouveau Traité de la compétence judiciaire des juges de paix en matière civile et de simple police, divisé en deux parties; par M. J. L. JAY. Un vol. in-8 de 616 pages. — Paris.

Histoire de la civilisation et de l'opinion publique en France, en Angleterre et dans d'autres parties du monde; par WILLIAM ALEXANDER MACKINNON, membre du parlement britannique, traduit de l'anglais sur la seconde édition. 2 vol. in-8 de 896 pages. — Paris.

SCIENCES ET ARTS.

Manuel de l'assuré, ou Vade-Mecum du commerce maritime, et plus spécialement des clients du bureau central et continental des assurances maritimes de Paris; par M. AUGUSTE MOREL. N° 8. — Vingt et unième année. Un vol. in-8 de 1,424 pages, plus une carte et trois tableaux. — Paris.

De la nécessité de créer des bibliothèques scientifiques industrielles, ou au moins d'ajouter aux bibliothèques publiques une division des sciences appliquées aux arts et à l'industrie. In-8 de 152 pages. — Paris.

BELLES-LETTRES.

Quinze ans à Paris (1852-1848). — Paris et les Parisiens; par CHARLES DE FORSTER. Tome 1^{er}. In-8 de 416 pages. — Paris. L'ouvrage aura deux volumes.

Scènes de la vie orientale. — Les Femmes du Caire; par GÉRARD DE NEVAL. Un vol. in-8 de 588 pages. — Paris.

HISTOIRE.

Histoire de la Confédération suisse; par JEAN DE MULLEN, ROBERT GLOUTZ-BLOSHEIM et J. J. HOTTINGER, traduite de l'allemand, avec des notes nouvelles, et continuée jusqu'à nos jours; par MM. CHARLES MONARD et LOUIS VUILLIEMIN. Tome XVII. — Charles MONARD. In-8 de 480 pages. — Paris. L'ouvrage aura dix-huit volumes.

Annuaire de la chambre des députés pour la session 1848, contenant la liste de MM. les députés, celle de MM. les pairs de France, etc., et des renseignements sur les divers ministères et leurs attributions. Un vol. in-18 de 468 pages, plus un tableau et une planche. — Paris.

Annuaire de la Société royale des antiquaires de France. 1848. In-18 de 506 pages. — Paris.

Indicateur général de l'Algérie, renfermant la description géographique, statistique et historique de chacune des localités des trois provinces; suivi d'un recueil d'arrêtes et d'actes administratifs, et d'un annuaire pour 1848, contenant, etc. Dédie à S. A. M. le Duc d'Alger; par VICTOR BERARD. In-8 de 650 pages. — Imprimerie de Bastide, à Alger.

Annuaire de l'Économie politique et de la Statistique pour l'année 1848, par MM. JOSEPH GARNIER et GUILLAUMIN. 4 vol. in-18. — Guillaumin, 5 fr. 50 c.

L'Annuaire de l'Économie politique et de la Statistique pour l'année 1848 vient de paraître à la librairie Guillaumin. Les matières pourraient être plus méthodiquement classées, les divisions plus nettement tranchées, etc.; mais il nous paraît, à tous les autres égards, bien supérieur à ceux des quatre années précédentes. Il est beaucoup plus volumineux et surtout beaucoup mieux rempli. Ses quatre cent cinquante pages contiennent la matière de plusieurs volumes in-8 ordinaires. Y réimprimer désormais tout ce qu'il y a de plus général et de plus important dans les nombreux documents que font imprimer les administrations publiques, y traiter d'une manière instructive les questions d'économie politique et de statistique qui sont à l'ordre du jour, et est le double but que se proposent ses éditeurs, MM. Joseph Garnier et Guillaumin. Encore quelques efforts et quelques améliorations, et leur Annuaire, déjà si digne du succès qu'il obtient, ne laissera rien à désirer. Il deviendra un ouvrage, non-seulement utile, mais indispensable. Que de renseignements précieux n'y trouvera-t-on pas, en effet, qu'on chercherait vainement ailleurs, ou qu'il faudrait découvrir avec beaucoup de peine dans des in-folios, dont le prix et la rareté rendent l'acquisition difficile, et que leur format ne permet pas aux bibliothèques privées de conserver; le mouvement de la population, le budget, la statistique du commerce, les opérations des banques publiques, la situation des caisses d'épargne, le compte rendu de l'administration de la justice criminelle, civile et commerciale, la statistique des diverses industries, celle de l'instruction, des chemins de fer, de la marine, etc.

L'Annuaire de l'Économie politique et de la Statistique, qui s'ouvre par des éphémérides et se termine par une revue de l'année et un bulletin bibliographique, contient des articles d'un haut intérêt par MM. Léon Faucher, de Watteville, Moreau de Jonnés, Wolowski, Legoyt, Michel Chevalier, Joseph Garnier, Bastiat, Horace Say, Quetelet et Lobet.

Dans son étude statistique sur le mouvement de la population en France, M. Moreau de Jonnés donne les explications suivantes :

« Les deux derniers recensements établis qu'à une distance de cinq années révolues, la population de la France était ainsi qu'il suit :

Table with 3 columns: Recensement (1846, 1841), Population (53,400,486, 54,240,178), and Accroissement total (1,470,508).

« La population moyenne de la période quinquennale étant de 54,366,000 habitants, l'accroissement annuel moyen est de 1 sur 149; terme qui suppose seulement cent trois ans pour le doublement, et qui permet de croire qu'avant 1970 la France aurait deux fois sa population actuelle, ou 71 millions d'habitants.

« Heureusement, cette rapidité menaçante de l'accroissement n'existe point; et le calcul que nous venons d'en faire doit être rectifié, en prenant une autre base, qui nous est donnée par les relevés des mouvements de la population.

« Ces tableaux, qui sont dressés annuellement, énumèrent soigneusement les naissances et les décès. Après en avoir déduit le total net, on trouve que, dans la période renfermée entre 1841 et 1846, la reproduction a excédé la mortalité ainsi qu'il suit :

Table with 3 columns: Year (1841-1845), Excédent des naissances sur les décès (472,467 to 257,552), and Moyenne annuelle (918,745).

« Ce terme est inférieur à celui donné par des recensements, de 251,595 personnes, et il nous indique qu'il faut porter à ce nombre la quantité d'individus qu'on avait omis d'inscrire dans le dénombrement de 1841, et qui ont soudainement augmenté celui de 1846.

« Établies dans les limites d'un accroissement annuel de 185,000 personnes, la population estimée, par un terme moyen de cinq années, à 54,865,000 d'habitants, ne grandit que d'un sur 190, et son doublement n'est promis, d'après cette lenteur d'ascension, qu'en l'espace de 152 ans. C'est la durée de quatre générations au lieu de trois dont on serait fort de tenir compte, et admettant le chiffre brut du dernier recensement.

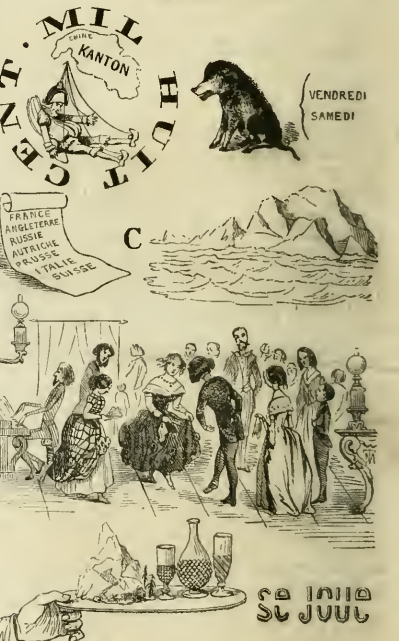
« On voit qu'il est utile d'accompagner les documents statistiques, d'explications qui puissent en redresser le sens, et empêcher qu'on n'en tire des inductions fausses, d'autant plus trompeuses qu'on emploie, pour les obtenir, des opérations parfaitement judicieuses.

Mercredi, 25 février, à deux heures, Salle Herz, aura lieu la grande solennité musicale donnée par Galli, Lablache, Mario, Colletti, Tagliafico, Cellini, mesdames Grisi, Persiani, Alboni, Castellani et Corbari; nos plus célèbres chanteurs de l'époque, s'y feront tous entendre pour cette fois seulement avant leur départ.

Prix des stalles numérotées 45, 42, 40 fr. S'adresser à la manufacture de pianos de M. Herz, 58, rue de la Victoire et au bureau de la location du Théâtre-Italien.

C'est toujours le 12 février courant qu'aura lieu, au Jardin d'hiver, le bal de l'association des artistes peintres, sculpteurs, etc.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS. Il ne faut pas poursuivre deux lièvres à la fois.

ON s'ABONNE chez les directeurs de Poste, aux Messageries, chez tous les principaux libraires de la France et de l'Étranger, et chez les correspondants de l'Agence d'abonnement.

SAINTE-S, BOURBON, PATROUS; — SANTIAGO DU CHILI (Amérique du Sud), CUETO HERMANOS, calle de la Merced; — SANTI-SPIRITO (Amérique du Sud), DON BEAT. MENDICINI, correspondant du Correo de Ultramar; — SAUMUR, DEBOS, JAYLOU, NIVELLE; — TROLET; — SEMUR, MIGNOT; — SENLIS, BULLOT, REGNIER; — SENS, SEPOY; — STOCKHOLM (Suède), BAGGE, BONNEZ, METZGER; — STRASBOURG, DERVAUX, TRETTET et WURTZ; — SAINT-BRIEUC, GEMIER et SORIE; — SAINT-ÉTIENNE, PELTIER-VOISIN; — SAINT-DIZIER, DESPORTES; — SAINT-ETIENNE, DELARBE; — SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, DUPRE; — SAINT-LO, ROUSSEAU; — SAINT-MALO, GAREL; — SAINT-OMER, LESGIER, TURELLE-BERTHAU; — SAINT-PETERSBOURG (Russie), DIEZOUR et compagnie, HAUER, ISSACOFF; — SAINT-QUENTIN, DALOY.

TAMPICO (Amérique du Sud), DELILLE, correspondant du Correo de Ultramar; — TOULON, BELLE, FLEURY-DEMAUX, MONCE et VILMAUS; — TOULOUSE, DELBOY, GIMET, JOURDAN; — TOURS, AIGRE, BOUTE, MANE et compagnie; — TRINIDAD (Amérique du Sud), de BELCOUR, correspondant du Correo de Ultramar; — TROYES, FÉVRIE; — TURIN (Piémont), BOCCA, FONTANA, GIANNI et FIORE, MARIETTI, PAGELLA, POMA, VACCARINO.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE fils et Compagnie, rue Damiette, 2.